



SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

---

---

# L'ÉTOILE-ABSINTHE

---

---

À *JARRY*

Textes dédiés à Jarry



Édités et présentés par  
Paul EDWARDS  
avec le concours de  
la Société des Amis d'Alfred Jarry

---

---

TOURNÉE 136

---

---

SAAJ & DU LÉROT *éditeur*

Paris & Tussou

MMXVI





*L'Étoile-Absinthe*. Cahiers de la Société des Amis d'Alfred Jarry.

Association loi 1901. Siège social : Bibliothèque Municipale de Laval, Place de Hercé, 53013 Laval Cedex. Président : Julien Schuh. Trésorier : Patrick Besnier, 4 rue Martenot, 35000 Rennes. Secrétaire : Diana Beaume, 88, rue de la Folie Méricourt, 75011 Paris.

Site internet : [www.alfredjarry.fr](http://www.alfredjarry.fr)

Comité de lecture : Henri Béhar, Diana Beaume, Riwert Ehrich, Patrick Besnier, Guy Bodson, Aurélie Briquet, Paul Edwards, Isabelle Krzywkowski, Barbara Pascarel, Dominique Remande, Julien Schuh.

Phynance annuelle donnant droit à la publication de *L'Étoile-Absinthe* : 30 € net à verser par chèque bancaire ou postal rédigé à l'ordre de la Société des Amis d'Alfred Jarry, et à adresser à la secrétaire. Les Eurochèques sont acceptés moyennant une majoration de 10 €. Tarif de soutien : à partir de 45 € minimum. Tarif institutionnel : 100 €. MM. les libraires peuvent passer leurs commandes auprès de l'éditeur, Du Lérot, Les Usines Réunies, 16140 Tusson. Site internet : [www.dulerot.fr](http://www.dulerot.fr)

La SAAJ est soutenue par le Centre national du Livre.

Tiré à 300 exemplaires, ce volume correspond à la tournée 136 de *L'Étoile-Absinthe*. Il est valable pour la fin de l'exercice 2016, dont il forme la seconde et dernière livraison.

Contact : [diana.beaume@free.fr](mailto:diana.beaume@free.fr)

© SAAJ, 2016.

© Du Lérot, 2016.

ISSN : 0750-9219

# L'Étoile-Absinthe



# L'Étoile-Absinthe

tournée 136

*À JARRY*

Textes dédiés à Jarry

Édités et présentés par  
Paul EDWARDS  
avec le concours de  
la Société des Amis d'Alfred Jarry

~

*L'Étoile-Absinthe*, tournée 136  
SAAJ & Du Lérot *éditeur*  
Paris & Tusson  
MMXVI



## HENRI ROUSSEAU [1844-1910]

[Ce quatrain fut inscrit sur l'or du cadre de son portrait d'Alfred Jarry, et cité dans le journal *Le Temps* (avril 1895). L'article est reproduit dans *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n<sup>os</sup> 26-27, p. 50, puis il est repris et commenté dans Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, pp. 185-186.]

Muses, dont le front de rêve est un triangle lapidaire,  
Ornez ses yeux de votre image, afin qu'il puisse toujours plaire  
Aux lecteurs, cherchant dans un esprit sincère  
À goûter agréablement ce qui donne la lumière.

\*



## JEHAN-RICTUS [GABRIEL RANDON, 1867-1933]

[Bibliothèque nationale cote N.a.fr. 24578, ff. 236. Manuscrit publié pour la première fois par Antoine Cyvoet dans *L'Étoile-Absinthe*, n° 51-52, p. 38. La signature « Quasi » fut utilisée par un certain nombre de parodistes du *Mercure de France*.]

### SUR UN DONT LA LANGUE EST TUMULTUAIRE ET GALIPOTEUSE

Je suis Monsieur Alfred Jarry  
Ubu, Hou hou, Han ! Patatrame !  
Je vais vous tenir le pari  
De faire avec ces mots un drame

Après ? Tant pis pour le lecteur  
Qui trouvera ma langue épaisse  
Je n'écris que pour mon frotteur  
Auvergnat de la pire espèce

*Quasi*

## ERNEST LA JEUNESSE [1874-1917]

[Ernest La Jeunesse, *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains, nouvelle édition accrue d'un avant-propos et de soixante croquis de l'auteur*, Librairie académique Perrin et Cie, 1913, p. 289. L'édition originale, de 1895, ne contient pas le texte qui nous intéresse : un poème dédié à Jarry au chapitre « Le Concile » (pp. 267-293), daté janvier 1896. En juin, Jarry lui fera envoyer un exemplaire d'*Ubu roi* sur Hollande ; en 1897, il l'immortalisera sous les traits de Severus Altmensch dans *Les Jours et les Nuits*... Mais nous n'y sommes pas encore. Au début de cette année propice 1896, La Jeunesse voit déjà arriver la fin, « l'apocalypse », du mouvement symboliste/décadent, dans le cercueil duquel la mort de Verlaine (survenue le 8 janvier) est le clou. *Ubu roi* paraît dans *Le Livre d'Art* en avril et mai, et, à cette époque, Jarry est donc pour La Jeunesse principalement l'auteur des *Minutes de sable mémorial* et *César-Antechrist* ; est-il aussi un de ces jeunes qui parlent littérature dans les cafés où s'étalent triomphalement leurs ardoises, cherchant ensemble une écriture à soi, sans se priver de quelques extravagances narquoises, à l'image de ces rimes lajeunessiennes ? Nous reproduisons la quatrième et dernière partie du chapitre afin que le ton du poème qui lui est dédié soit plus percutant. Dans la troisième partie, les jeunes gravitent autour de Moréas : le maître parle et les chevelus écoutent. Mais dans la partie suivante, l'orateur n'est pas identifié.]

## LE CONCILE

[...]

## IV

Il n'y a plus d'écoles, il n'y a plus de chapelles, il n'y a plus d'ennemis. Tous se sont unis, tous se sont serrés les uns contre les autres et c'est du même frisson qu'ils frissonnent, de la même souffrance qu'ils souffrent. Et ils se ressemblent et c'est la même esthétique et la même éthique – étiques – et la même langue. Et ils se laissent mourir. Une voix s'élève – qui est-ce ?

« Nous sommes les Barbares, radote-t-elle et nous ne sommes pas les grands barbares blancs que l'on sait. Nous sommes de pauvres petits Barbares... »

Un répons scande la litanie : « Nous n'avons pas de talent », disent des gens, des Mazels et des Gourmonts.

« ... Et nous n'existons pas, continue la voix. Un temps fut qui fut notre temps et c'étaient les 1884 et les 1886. Oh ! qui dira leur gloire et leur magnificence et leur flamme ! Et qui dira leur âme ? Oh ! la vie qui s'élançait, qui jaillissait de partout et les essaims épars d'aspirations – vers quels buts ? Et il semblait que le monde, que le ciel s'étaient soudain élargis et s'étaient brisés en des brisures d'apothéose ! Tout s'ouvrait, tout naissait ; des couleurs, des rythmes, des mots tombaient – d'où ? – sur nos pages et c'était Laforgue qui se mourait et qui souriait et c'était Villiers qui ricanait, c'était Barbey qui ne voulait pas se lasser, c'était Tellier, c'était nous tous, avec un autre feu dans les yeux. Et les légendes d'alors et tout le vague, tout le grouillement de chefs-d'œuvre que nous nous sentions au ventre et quel ciel de douceur et propice ! Et nous laissâmes, parmi des brasseries et des divans de revues notre ardeur et notre jeunesse et notre bonne foi. Et ce furent d'autres temps où nous nous aperçûmes que nous n'étions plus, que nous ne pouvions plus lutter (lutter contre qui ? contre nous). Nous avions jadis avec Huysmans et avec celui qui, alors, se nommait Mooris Mæterlinck, découvert Ruysbrock l'Admirable, mais, tout de suite, Ruysbrock tomba dans le domaine commun et, à force de découvrir autre chose, nous découvrîmes Méléagre, Aristénète et Novalis. « Ah ! Ah ! Méléagre, prétendions-nous, vous ne le connaissez pas ! » Il se trouva qu'on les connaissait. Et nous fûmes contraints de découvrir les auteurs les plus ignorés, Homère, Gœthe et Racine : Huysmans allait lire Bossuet ; vous, Moréas, vous alliez lire Montaigne – et Francis-Viélé-Griffin allait apprendre par cœur Larmartine. Tel ne demandait plus le caveau de Saint-Denis pour Villiers qui, vivant, ne désira que le trône de Grèce – et du pain. Tel autre rougissait d'apprendre qu'il était supérieur comme critique d'art à Baudelaire, qu'il était plus poète que Wagner, qu'il était un Lohengrin blond ou un Jésus aux yeux bruns... Et les gens assistaient aux derniers sursauts et aux ultimes râles de ce que, pour lui donner un nom, ils appelaient l'art nouveau. Agonie qui s'obstinait, qui durait : la chose ne voulait pas mourir et ne voulait pas vivre. Avait-on jamais pu savoir si ses hésitations, ses arrêts, ses saccades, sa débilité diverse et ses convulsions étaient maux d'enfance ou maux de décrépitude... »

Entendent-ils ? écoutent-ils ? Comment souffrent-ils un si long discours ? Ils se serrent toujours et rapprochent leurs frémissements : ils ont froid et ils se taisent. L'orateur continue :

« Oh ! l'enfance morbide, difficile, éternelle ! Quand viendrait l'adolescence, quand viendrait la virilité ? Et c'étaient des efforts, des artifices touchants ; c'étaient, en guise de force, de la violence, des couleurs hurlantes qui se plaquaient, des gros mots, des clameurs inhumaines. Les gens ne s'inquiétaient pas : l'enfant faisait ses dents. Et c'étaient, preuves de profondeur, des mélopées qui venaient de loin, de très loin ; ou bien des âmes complexes, des âmes de mystère et de doute venaient se pleurer de leurs propres larmes et se dire elles-mêmes en leur langue : les gens se penchaient et c'étaient des poupées ventriloques. « L'enfant s'amuse », se disaient les gens, et ils se consolaient de ne pas s'amuser : ils attendaient. Et l'enfant expirait et il s'est éteint. »

Ça été une chute exquise et la voix s'est perdue en un trou. Les poètes sentent que c'en est fini d'eux et ils regardent leurs cadavres. Et ils trouvent que, parmi leurs frissons, ils ont les joues fraîches. Ça leur permet de se pleurer plus fermement et avec plus de sincérité et avec plus de bonne volonté.

Et le chœur chante :

*À Alfred Jarry.*

« Nous sommes venus des pays les plus loufoques,  
De Tahiti, de Caen, du faubourg Honoré :  
Parce qu'Aicard avait fait Miette et Noré,  
Nous devons faire mieux et faire bien : ouf ! oh ! que  
Nous eussions dû demeurer parmi Tahiti,  
Parmi Caen, parmi le faubourg Saint-Honoré !

On aurait

Pu pleurer sur Elvire et relire l'Iti-  
néraire de Paris à Jérusalem. L'heure  
Est venue où c'est sur son heure que l'on pleure.  
Nous somme venus par la ville  
Chercher du génie,  
Nous en avons cherché dans René Ghil,  
Nous en avons cherché z'à la Bastille,  
Nous n'avons rien trouvé du tout,  
Ça nous a fait faire des tomes  
Et construire des vélodromes  
Et mâcher un peu de dégoût.

Et le l'orateur reprend :

« Vous êtes de bonnes petites âmes et de bons petits cerveaux. Et vous êtes d'agréables causeurs. Mais vous avez eu tort de vous occuper de littérature. Je sais. On vous avait dit au collège que vous aviez du talent et vous l'aviez cru, ou on vous avait dit que vous étiez des brutes

et ça vous avait fait croire à un talent extraordinaire. Hélas ! Et vous vous êtes précipités sur les hommes de génie. Vous n'avez pas compris qu'il fallait les laisser seuls, avec leur génie et ne pas les imiter et ne pas les admirer. Ah ! les limbes tardifs que vous avez conquis ! Malheureux ! »

Et les petits enfants répètent : « Malheureux ! »

Infatigable, l'orateur poursuit : « Rappelez-vous les dernières représentations de nos théâtres, des théâtres à côté. Ils devaient, cette année, déployer une ardeur frénétique et connaître quels triomphes ! Vous savez l'aventure. La première fois, les gens cherchèrent très sincèrement à s'émouvoir et n'y parvinrent pas. Et ils partirent mélancoliques, en se demandant s'ils s'étaient ou non ennuyés. La deuxième fois, à un autre théâtre, c'était, sinon la même esthétique, du moins la même chose. Pendant la conférence, très simplement et très profondément on s'ennuya et, dès les premières scènes du drame, on vit que c'était mauvais. On se dit que ce n'était qu'une expérience. La troisième fois on ne s'ennuya pas, on constata que « ça n'existait pas », – sans plus. Et la quatrième fois, on fut unanime à affirmer que ça n'avait jamais existé. Et on alla plus avant. On se demanda si, vraiment, ce qu'il y a de meilleur dans la jeune littérature, dans la littérature dramatique, dans le roman, que sais-je ? nous vient du Théâtre libre et des petites revues. On se demanda si c'était le Théâtre libre ou l'Œuvre ou les revues qui donnèrent du talent à ces hommes. Et ce sont les mêmes hommes, les mêmes noms mais ce ne sont plus les mêmes œuvres. À l'époque du Théâtre libre, ils faisaient « la pièce Théâtre libre » et aujourd'hui ils font la pièce « Carré-Porel » ou la pièce « Théâtre-Français ». Et – ceci est plus grave – *c'est aujourd'hui seulement qu'ils sont eux-mêmes*. Et ils n'ont jamais eu besoin du Théâtre libre. Ils auraient attendu : voilà tout...

« ... Oh ! attendre ! » chuchotent les auditeurs. Et quelques-uns gémissent : « La certitude de placer sa pièce ou sa copie, c'est de la sérénité et c'est la moitié du talent ! » Et d'autres, plus âpres : « L'unique question est de vivre : avoir du talent, ça se confond avec la même peine. » Et des éphèbes : « Oh ! cette vie ! comment continuer cette vie ! C'est impossible ! »

Et, dans les barbes d'autour, les fils d'argent frémissent.

Le discours se perpétue.

« Oh ! les vocations incertaines et les embarquements sur la galère symboliste, sur la conque décadente, sur la pirogue impressionniste et les courses – vers une Thulé – ululantes et les bris de vers inféconds ! Après quinze ans d'effort décadent, qu'admirons-nous ? *les Trophées* qui sont les plus classiques des vers, les vers les plus loyaux, de l'éclat et de la profondeur les plus simples, sans mystère, sans symbole, sans autre symbole et sans autre mystère que celui de la Beauté ! Ah ! c'est fini de rire ! Regardez les œuvres qui réussissent : ni attache ni tache décadente ou symboliste. Ce sont des œuvres qui se réclament de la tradition, ce sont choses d'ordre, de régularité et presque de rigueur géométrique, c'est « de la mathématique », de la mathématique la plus noble et la plus haute et la plus souriante aussi, mais souriant suivant les règles. »

Il s'exalte, il s'échauffe, et ce n'est pas nous, n'est-ce pas ! qui l'en prions.

« On est las des faux départs, des errements, des marches à l'aventure, des courses en sac. On veut un but, on veut une route et on les a. Il me semble enfin – la voilà l'énormité ! – qu'on devient sérieux. De plus en plus on a horreur de ce qui est irrégulier, non classé ou déclassé, de ce qui est « en dehors ». C'est à ce besoin d'ordre et de régularité qu'est due la campagne contre le buste de Mürger... et contre les amateurs. On veut une organisation et, en littérature, en art,

un cadre comme dans l'armée et des promotions à l'ancienneté et au choix. Il ne faut plus de bohème, de fantaisie, j'entends la fantaisie sottise, hurlante, inharmonieuse. Quelques-uns l'ont compris. M. le Sâr Joseph Aimé Péladan (c'est de la sorte que le qualifient les affiches de l'état civil) disparaît, comme un autre Postillon de Longjumeau, dans l'hymen. Et les années qui vont venir, le siècle peut-être vers lequel nous nous inclinons, tout sera un temps où triomphera la raison, ornée, autant qu'on voudra, généreuse, abondante, mais la raison cependant, la raison de Descartes et du XVII<sup>e</sup> siècle. Déjà M. Zola parle de la dictature avec beaucoup de bonne volonté. Entrons dans la danse : le temps n'est jamais perdu dès qu'on s'aperçoit qu'il est perdu. »

Il s'est tu sur ce mot d'Apocalypse. Et on est gêné. Et on ne tremble plus. On s'entête. Restera-t-on à s'embêter jusqu'à demain ? Il n'y a plus de garçons et on ne peut plus boire. Est-ce que la porte s'est ouverte ? Un bruit court, un chuchotement : « Verlaine est mort. » Ah ! on n'a plus à se pleurer, à réfléchir ; on se rue vers la porte, on se rue vers la rue et loin, très loin, vers le douloureux amant et vers du passé et vers son passé à soi, longtemps, longtemps on marche – vers des pleurs.

*Janvier 1896.*

## PIERRE QUILLARD [1864-1912]

[Sonnet reproduit dans *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n° 22-23, p. 92, sans indication de source. Il ne figure pas dans son grand recueil de vers *La Lyre héroïque et dolente*, Mercure, 1897. Si la mention « À Jarry » manque, il importe ici qu'« Ubu » soit au vocatif, ce qui fait que les vers lui sont adressés. Les rimes en « bu », et la référence aux « trolls », sont des clins d'œils supplémentaires entre les deux amis, puisque les « trolls » sont les six locataires (avec Vallette, Rachilde, André-Ferdinand Herold et Marcel Collière) du « Phalanstère », une jolie petite maison à Corbeil où Jarry écrit *Faußtroll*, sis quai de l'Apport, tout près des Grands Moulins. Pierre Quillard est, lui, le dédicataire du chapitre xxvi de *Faußtroll*, qui s'intitule « Boire ». Il est « glorifié » à nouveau dans la rubrique « Février », vouée au signe du poisson (celui qui sait boire), dans l'*Almanach du Père Ubu illustré (Janvier-Février-Mars 1899)* ; OC I, pp. 540-541.]

Ubu, le jardin bleu chante et fleurit, autour  
De nos fronts lumineux de trolls ; hors de la vasque  
Où l'eau lente retombe aux veines du Vénasque  
Nos carpes d'un bond sûr volent jusqu'à la tour.

Félix Faure, buveur sournois de rhum, vautour  
Monoculaire, nu du panache et du casque  
Regarde dans le parc hanté par la tarasque  
Les nymphes de Puvis et de Fantin Latour.

TEXTES DÉDIÉS À JARRY

Mais nous insoucieux qu'il soleil ou qu'il pleuve  
Avec nos frères dans l'eau sanglante du fleuve  
Nous prenons le phénicoptère et le zébu.

Et toujours vigilants d'épuiser le ciboire  
Nous reбуvons sans soif lorsque nous avons bu.  
Et la voix de celui qui phalle gueulle *à boire*.

\*



## JEAN DAYROS [PAUL COLOMBIÉ, 1864-1937]

[Jean Dayros, *Les Solitaires (vers)*, Portrait-charge de l'auteur par Charly, Lettre-préface d'Isidore Boulnois, Léon Vanier, Libraire-Éditeur, Paris, 1898, pp. 75-76 (envoi relevé sur l'exemplaire de la BnF : « À ce cher Maître Austruy / pour qu'il plaide / l'irresponsabilité d'Isidore Boulnois / et l'innocence de son / Jean Dayros / Bien amicalement »). Sur la vie de Dayros et ses liens avec Jarry, voir les articles d'Henri Bordillon parus dans *L'Œil bleu*, n° 4, pp. 28-39 ; n° 5, pp. 15-20 ; n° 9, pp. 17-45 ; et n° 12, pp. 68-73. Dayros figure sur le service de presse, rédigé de la main de Jarry, pour l'édition d'*Ubu roi* parue en juin 1896.]

### LA VIE EST UN CAFÉ

*Pour Alfred Jarry.*

La Vie est un café où l'on ne peut plus boire :  
Le comptoir est désert et les garçons enfuis,  
Et vautrant sur les bancs sa détresse notoire,  
Le peuple des clients meurt de soif et d'ennui.

Jadis, l'alcool flambait dans les verres, et l'Homme  
Y puisait à longs traits l'espérance et l'oubli,  
Et quand un cœur saignait de vœux inaccomplis,  
Le vin pur de la foi l'enduisait comme un baume.

TEXTES DÉDIÉS À JARRY

Pour toute défaillance et pour toute douleur,  
Il y avait des élixirs et des absinthes,  
Et les âmes faisaient des libations saintes  
De prières, d'encens, d'extases et de fleurs.

Ingénu mais divin, sur l'aile des cantiques,  
L'Art montait vers le ciel en oraisons gothiques ;  
La croyance et l'amour, ainsi que deux grands bras,  
Enseraient tous les cœurs dans le même soulas.

L'Homme, aujourd'hui, s'éploie en détresses notoires  
Ou, sur les bancs, s'affale ignoble et dégrisé.  
La Vie est un café où l'on ne peut plus boire :  
Le comptoir est désert, les verres sont brisés.

Nous faudra-t-il toujours, ô buveurs lamentables,  
Réfréner sans espoir le besoin importun,  
Ou, vainement, frapper du poing contre la table,  
Et jusques à la mort crier : « Oh là ! quelqu'un ! »

## FRÉDÉRIC-AUGUSTE CAZALS [1865-1941]

[Page manuscrite sur Jarry en vers, signalée dans le n° 10 des *Cahiers du Collège de Pataphysique*, numéro spécial « Expojarrysition ». À l'entrée n° 253 du catalogue (p. 88), on lit : « Envoyée à Rachilde, sans doute avec le *Jardin des Ronces* [1899] dont elle fit la préface et pour lequel Jarry écrivit le *Privilège d'Ubu Roi*, signé Merdrev », suivi de ces quatre vers seulement. Le reste du poème n'a pas refait surface depuis plus d'un demi-siècle. Le portrait que fit Cazals de Jarry est daté octobre 1897, mais ce dessin ne fut pas publié avant 1907, où il paraît, luxueusement reproduit, en frontispice au *Moutardier du pape*. Signalons que ce célèbre dessin est dédié « À Alfred Jarry », et lui fut donc offert.]

Le Père Ubu qui s'avance  
    Bu qui s'avance (*bis*)  
C'est Alfred Jarry  
Monsieur Alfred Jarry.

## RACHILDE [MARGUERITE VALLETTE, NÉE EYMERY, 1860-1953]



[Rachilde, « Le Mortis », dans *Contes et nouvelles*, Mercure de France, 1900, pp. 53-69. Malgré tous nos efforts et ceux de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, nous n'avons pas pu entrer en contact avec l'ayant-droit de Rachilde, Madame Edith Silve, et nos lettres nous ont été retournées. L'histoire récente des publications des textes de Rachilde nous amène à la plus grande prudence. « Le Mortis » se trouve dans les *Contes et nouvelles* de Rachilde, que l'on peut se procurer d'occasion très facilement, et à prix modique. Sauf erreur, Rachilde tombe dans le domaine public en 2023.

Notre texte sera alors celui de la quatrième édition, 1922. Parution en préoriginale dans *Le Mercure de France* (octobre 1899), sous le titre « La Peste de Florence », sans la dédicace

à Jarry<sup>1</sup>. Nous donnerons, en 2023, les variantes en note (signalées par « MF » pour *Mercure de France*), sans signaler les erreurs typographiques (« marroquin », etc.), ni

---

1. Nous signalons à nos lecteurs que le texte est lisible à cette adresse : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201578n/f80.item>

corriger l'orthographe de l'époque (« arôme »). En 1899, le texte de Rachilde se présentait avec des guillemets ouvrant avant les points au début, et des guillemets fermant tout à la fin, comme s'il s'agissait de la transcription/traduction d'un manuscrit italien ancien.

On aimerait croire la description du héros modelée sur Jarry. Voir le commentaire à ce sujet dans *Organographes du Cymbalum pataphysicum*, n<sup>os</sup> 19-20 (4 avril 1983) pp. 29-30. Nous y avons puisé les informations suivantes. Remy de Gourmont (dans « Revue de la quinzaine. Épilogues. Théophile Gautier. La Peste. Recours aux femmes », *Mercur de France*, 16 février 1911, p. 813), établit un lien entre le costume du mortis et Jarry : « Comme en ces temps-là [au xv<sup>e</sup> siècle] les médecins de Florence s'affublaient d'un masque à long nez, rempli d'herbes odorantes et de résines, les médecins et tous les Européens à Kharbine ont revêtu le masque de gaze iodoformée et la grande robe de gaze antiseptique. » Un appel de note au mot « résines » renvoie le lecteur vers cette information précieuse : « La figure même que Jarry, qui l'avait trouvée dans le *Magasin pittoresque*, donna à son père Ubu. *Le Matin* l'a récemment reproduite. » Nous reproduisons ici la gravure publiée dans le *Magasin pittoresque* (1841) p. 120. La légende est elle aussi conforme à la description qu'en donne Rachilde : « Sous cette gravure, qui sert de frontispice au *Traité de la peste* (1721), sont les lignes suivantes : *Habit des médecins et autres personnes qui visitent les pestiférés. Il est de marroquin [sic] de Levant ; le masque a les yeux de cristal, et un long nez rempli de parfums.* » Est-ce Jarry qui fournit ce signalement à Rachilde en 1899 ? L'*Organographe* renvoie alors à la lithographie reproduite à la planche 49 de l'*Album des peintures, gravures et dessins d'Alfred Jarry*, où un homme svelte en nœud papillon blanc semble porter un masque au nez pointu. Le masque au nez pointu aurait donc été porté et par Ubu et par Jarry ? Car on y voit plutôt le montreur de marionnettes (avec ce qui pourrait être aussi bien un masque de gaze noire servant à assombrir son visage sans l'empêcher de voir). Dernier élément apporté par l'*Organographe* : dans la lettre que Rachilde envoya à Lugné-Poe pour qu'il ne se dérobe pas à sa promesse de monter *Ubu roi*, elle écrit : « Mon pauvre Lugné, ne soyez pas comme ça *masque florentin* et ne faites pas, pour élever "L'Œuvre", une vilaine action. / Serait une vilaine action, je pense, de manquer de parole à un auteur qui a tous les droits de compter sur vous. » (Citée par Noël Arnaud dans son *Alfred Jarry*, La Table Ronde, 1974, p. 248.) Celui qui masque florentin serait donc celui qui ne veut pas sentir le parfum de *merdre* que son secrétaire traîne derrière lui ? Celui qui se bute, qui devient insensible aux autres, celui qui Père Ubu ? Clairement, puisque la phrase n'est pas claire, Rachilde fait allusion à quelque sens privé connu d'eux quatre : Rachilde, Poe, Jarry et Gourmont. D'ailleurs, lorsqu'il fut question la première fois de donner à Ubu un masque, on ne saura jamais si l'idée vint de Jarry et de son souvenir enfantin du *Magasin pittoresque*, ou de Lugné-Poe, de Rachilde, ou de Gourmont. En tout état de cause, le Mortis est un être de fiction où le lecteur peut se plaisir à voir à la fois des traits de Jarry et de Rachilde.]

## ANDRÉ-FERDINAND HEROLD [1865-1940]

[A. Ferdinand Herold, *Les Contes du Vampire*, Mercure de France, 1902, pp. 207-243. Un conte oriental croisé avec la fuite en Égypte de la sainte famille. Histoire d'un homme qui ne s'intéresse pas au sexe, « rebelle à l'amour » (du moins au départ...). Cet aspect du héros Soleil-du-matin – prince laid, poilu et petit comme un mulet – serait-il le lien entre ce conte et Jarry ? On peine à s'en convaincre, ou à trouver d'autres points communs, et force est de considérer que la dédicace témoigne de son amitié. Dans son compte rendu du recueil, Jarry qualifie « d'exquise nouvelle » cette histoire, et signale au lecteur qu'elle n'est pas hindoue, mais de Herold (*Revue blanche*, 15 avril 1902).]

### LA LÉPREUSE ET LE MULET

*À Alfred Jarry.*

#### I

Soleil-du-matin, prince de Memphis la grande, errait un jour au bord du Nil. C'était au printemps. La terre était douce, et il y avait dans l'air de l'humidité lumineuse. Des lotus souriaient sur les ondes. Des cygnes nageaient.

Soleil-du-matin avait vingt ans, et il était très beau. Les dames de la cour lui témoignaient les plus délicates attentions. Sa mère, la très noble princesse Clarté-du-jour, l'adorait comme on adore un jeune dieu, et ses deux sœurs, Rire-de-l'aurore, la superbe, et Sourire-de-l'aube, la gracieuse, étaient émues quand elles l'embrassaient.

Soleil-du-matin rêvait, et, malgré la joie qui l'entourait, il était presque triste.

Les dames de la cour avaient beau l'accueillir des plus aimables paroles, les esclaves du palais avaient beau lui chanter les plus tendres chansons ou lui danser les danses les plus voluptueuses, Soleil-du-matin gardait une impassible gravité. Et c'était, pour tous et pour toutes, un étonnement singulier qu'il n'eût reçu dans son lit dame ni esclave. Les dames en soupiraient, et, quelquefois, une esclave en pleurait.

Les esprits malicieux de la cour et de la ville se contaient, tout bas, des anecdotes au sujet de Soleil-du-matin et de son étrange insensibilité. Et il y en avait une dont l'héroïne était la femme de l'ambassadeur éthiopien.

C'était une négresse, mais assez belle. Elle était grande, et les traits de son visage pouvaient passer pour réguliers. Elle avait les yeux brillants, la chevelure épaisse et longue ; sa taille était souple, sa démarche imposait, et ses amants, qui étaient nombreux, affirmaient ses seins ronds et durs. Ils ajoutaient qu'elle avait la chair ardente et qu'elle savait varier à l'infini les jeux de l'amour. On la nommait Flamme-des-nuits.

Or, un jour, Flamme-des-nuits avait donné de l'argent à un des esclaves qui servaient Soleil-du-matin, et, secrètement, elle avait été introduite dans la chambre du prince. Derrière un rideau, elle attendit l'heure de son coucher, et, après que les officiers et les domestiques se furent retirés, elle lui apparut, impudique et nue. Elle avait voulu lui prodiguer les baisers et les caresses ; mais Soleil-du-matin l'avait repoussée, et l'on prétendait même que, las des insistances de l'audacieuse ambassadrice, il avait dégainé son sabre et avait été près de la tuer, sans songer à la possibilité d'incidents diplomatiques. Flamme-des-nuits avait dû fuir.

Elle avait espéré qu'on ne connaîtrait pas sa fâcheuse aventure ; mais dans une cour, fût-elle la mieux réglée du monde, rien ne demeure secret, et bientôt Flamme-des-nuits avait été fort mortifiée de voir, à son passage, les dames sourire des lèvres et des yeux. Certains seigneurs souriaient en même temps que les dames, soit qu'ils fussent peu galants, soit qu'ils songeassent à ce qu'avait de ridicule la retenue du prince. Flamme-des-nuits était rancunière, et elle avait confié à ses rares amies qu'un jour elle tenterait de se venger ; la surprise seule l'en avait empêchée au moment où l'affront lui était fait. En attendant ce jour, sa consolation était que le prince ne fût pas plus sensible qu'aux siens aux attraits des autres femmes, et que nulle encore n'eût imaginé ce qui le rendrait amoureux.

Flamme-des-nuits ne venait plus guère à la cour. D'ailleurs, l'ambassadeur, son mari, était vieux et malade ; et la décence exigeait qu'elle lui donnât, ou, du moins, feignît de lui donner quelques soins.

Et, parfois, ses suivantes la trouvaient lisant des livres anciens que lui avait vendus, en Éthiopie, un vieillard venu on ne savait de quel pays, – un magicien peut-être.

Soleil-du-matin errait au bord du Nil. L'heureuse paix de la journée printanière l'avait charmé ; il avait voulu aller dans la campagne, et il était sorti du palais par une porte discrète, sans que l'accompagnât son cortège ordinaire de serviteurs, de soldats et de policiers. Peu à peu, il s'éloignait de la ville.

Soleil-du-matin était songeur. La saison semblait toute gaie ; l'onde était calme, la prairie bonne, et le ciel tendre. Pourquoi devinait-il, en lui, une vague tristesse ?

Les cygnes nageaient par couples. Au loin, une flûte chanta. Soleil-du-matin était songeur.

Des ailes palpitèrent dans l'air. Il leva les yeux : c'étaient des colombes qui passaient. Elles disparurent à l'horizon. L'air était plein de parfums et de rires.

Soleil-du-matin fut plus triste. Pourquoi le bonheur de la journée l'avait-il engagé à sortir et pourquoi, maintenant, n'était-il pas joyeux ? Qu'y avait-il, autour de lui, qui l'attristât ? Sans savoir comment, il pensa : « De l'amour, peut-être. »

Il n'aimait pas. Il n'avait jamais aimé. Aimait-il, un jour ? Les sourires des grandes dames n'étaient pas des sourires sincères, ni les sourires des esclaves. Aimait-il, un jour ? Les grandes dames le désiraient par vanité. Les esclaves le désiraient par devoir. Sans doute, le jour ne viendrait pas, où il aimerait. Et il errait tristement dans la campagne amoureuse.

La flûte chantait toujours. La flûte d'un berger, – ou d'une bergère. Il marcha vers le chant de la flûte.

Il gravit une colline qui longeait le fleuve. Du sommet, il vit, dans un ravin, une jeune fille qui gardait quelques chèvres. De ses lèvres frêles et de ses doigts légers, la chevrrière éveillait l'humble chanson d'un roseau.

La chevrrière était presque une enfant encore : quinze ans, peut-être, ou seize. Elle était charmante à voir. Une tunique de toile rosée la vêtait à demi. On lui devinait des seins gracieux et une taille fine, elle avait des yeux clairs, et ses cheveux blonds voletaient aux caresses amicales de la brise. Soleil-du-matin regardait la chevrrière : il se sentait moins triste.

La flûte de roseau se tut. Les lèvres de la jeune fille murmurèrent une chanson.

« Quand viendra-t-il, le bien-aimé, le bien-aimé qui m'aimera ? Quand descendra-t-il des collines, joyeux d'aimer ?

« Vers mes lèvres, mes lèvres douces il tendrait ses lèvres friandes. Nous nous aimerions dans le jour, sous l'œil des dieux.

« Peut-être il est déjà venu, celui que j'attends pour l'aimer. Sans que je le voie, il me guette, le bien-aimé ! »

Soleil-du-matin descendit vers la chevrrière, qui ne l'avait pas vu. Il lui releva les cheveux et lui baisa la nuque. Et il murmurait :

« Le voici venu pour t'aimer, celui-là que tu attendais : de la colline, il te guettait, le bien-aimé ! »

## II

Les dames de la cour souriaient toujours à Soleil-du-matin, et lui, maintenant, souriait aux dames. Non qu'il en eût admis aucune à l'honneur d'être sa maîtresse ; mais sa mine joyeuse, fière, et même un peu arrogante, était d'un homme qui aime, et qui est aimé, et que l'amour



étonne encore. On le soupçonnait de quelque intrigue avec une bourgeoise de la ville. Cela ne manquait pas de choquer les gens qui jugent nécessaire au maintien de l'ordre dans les états la stricte observance des règles et de l'étiquette : ils regrettaient que, pour son premier amour, Soleil-du-matin se mésallât.

D'ailleurs, Soleil-du-matin mettait à cacher sa bonne fortune un tel soin que les plus vigilants n'avaient pas pu découvrir qui, enfin, l'avait charmé.

Chaque jour, le prince quittait, avec mille précautions, le palais. Il s'en échappait par des issues mystérieuses. Il était vêtu des habits les plus simples. Personne ne l'accompagnait. À travers la campagne, il gagnait l'humble ravin où l'attendait la chevière.

Elle était fidèle au rendez-vous. Tous deux chantaient l'éternelle chanson des amoureux. Ils passaient en des jeux, innocents ou non, un temps qui leur semblait trop court. La chevière ignorait la noble condition de son amant. Elle était très tendre, bien que parfois un peu timide. Elle s'appelait Douce-rose.

Soleil-du-matin adorait Douce-rose. Douce-rose adorait Soleil-du-matin.

Il y avait plusieurs mois déjà que durait le bonheur de la chevière et du prince. Par un heureux crépuscule, ils se disaient adieu, sans grande tristesse, car ils songeaient à la joie nouvelle qu'ils auraient le lendemain, quand ils se reverraient. Et voici tout à coup qu'ils entendirent un bruit singulier : c'était comme l'éclat d'un tonnerre souterrain. Le sol trembla, il se fendit, et, devant eux, dans un tourbillon de fumée, surgit une femme. Une négresse. Soleil-du-matin reconnut Flamme-des-nuits.

Elle était veuve, maintenant. Le vieil ambassadeur avait, naguère, succombé aux fatigues de la diplomatie. Flamme-des-nuits n'avait pas affecté une douleur à la sincérité de laquelle n'aurait cru personne. Selon sa coutume constante, elle tint, en cette occasion, une conduite correcte : elle ordonna pour le défunt de magnifiques funérailles, et observa un deuil rigoureux.

Quoiqu'elle y vécut, comme il était décent, plus retirée que jamais, elle ne quitta pas Memphis. Aux quelques dames qui vinrent lui rendre visite, elle dit que le séjour de cette ville lui était désormais nécessaire, aussi bien pour la santé de son corps que pour le contentement de son esprit. L'Éthiopie, prétendait-elle, était un pays presque sauvage, où manquaient les intelligences, et dont elle ne pourrait plus supporter le climat brûlant.

Et ses suivantes la voyaient toujours lire les livres achetés jadis à un vieillard mystérieux.

Quant à Soleil-du-matin, occupé qu'il était de Douce-rose, il y avait bien longtemps qu'il n'avait songé à Flamme-des-nuits.

Donc, la négresse se dressa tout à coup devant le prince et la chevière. Son visage était farouche, et ses yeux dardaient de sombres lueurs. La voix rauque, elle cria :

« Te voilà donc, perfide ! Tu n'as pas voulu connaître l'ardeur de mes caresses, la splendeur de mes baisers ! Tu m'as appris ce qu'est un cruel : et c'est à une paysanne, à une pauvre, à une enfant que tu gardais ton amour ! Ah, perfide, perfide ! Mais tu vas être châtié sur-le-champ, et ton châtement sera terrible. »

Soleil-du-matin était interdit. Pourtant, il sentit que son rang exigeait qu'il fit bonne contenance, et il essaya de parler :

« Madame... Comment avez-vous appris... Comment êtes-vous venue... »

Flamme-des-nuits ricana :

« Ah, ah, comment j'ai connu tes amours, perfide ? Comment je suis venue au lieu de tes rendez-vous, cruel ?

– Oui, je n'ai dit à personne...

– Ne sais-tu pas, misérable, que l'air, et la terre, et l'onde sont peuplés de génies subtils que n'aperçoivent pas les yeux vulgaires, mais à l'intelligence de qui n'échappe aucune des actions humaines ?

– Je sais que ces génies existent, et je sais encore que les magiciens seuls peuvent les voir, les entendre et leur parler.

– Eh, bien, traître, j'ai étudié la magie. Maintenant, je n'ignore aucun de ses plus noirs secrets. Les génies de l'air, de la terre et des eaux sont soumis à mon pouvoir. Ils m'ont avertie de tes honteuses amours ! »

Soleil-du-matin eut un geste de courroux, et il dit :

« Ah, Madame, je ne souffrirai pas que vous insultiez... »

Flamme-des-nuits ne le laissa pas finir. Sa voix, maintenant, était calme à la fois et ironique. Elle reprit :

« Ils m'ont avertie de tes honteuses amours. Et ils m'ont conduite ici par des chemins inconnus des profanes. Donc, tu m'appartiens ; rien ne te sauvera, et je vais, enfin, tirer de ton ingratitude une illustre vengeance. »

Quoi qu'il fit pour paraître brave, Soleil-du-matin tremblait un peu.

Flamme-des-nuits continua :

« D'abord, je me débarrasserai de mon indigne rivale. La vue de l'infamie où je vais la réduire commencera ton châtement. »

Douce-rose n'avait pas osé regarder la magicienne. Ses jolis yeux étaient pleins de terreur. Elle voulut implorer son pardon : les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

Flamme-des-nuits leva le bras, et elle parla.

Elle parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In Diaboli nomine. Corporis tui, quod pulchritudinis habebatur miraculum, species mutetur. Squamosas, horridum sicut et insolubile vestimentum, indue pustulas. Sit pellis tua seu piscis seu elephantis pelli similis. I per terrarum semitas, i, misera, i, leprosa, i !* »

Et soudain le frais visage de Douce-rose fut couvert de boutons écailleux, grisâtres au centre et, au bord, rouges, noirs ou bleus. Elle n'eut plus de sourcils, et les cils de ses yeux tombèrent, en même temps que ses clairs cheveux. La blancheur gracieuse de ses bras fut déshonorée. Une lèpre immonde lui salit tout le corps. Elle était hideuse à voir.

Avec un long cri lamentable et blessé, elle s'enfuit vers le désert.

Soleil-du-matin était si désolé qu'il ne pouvait même pas pleurer. Il murmura :

« Croyez-vous, Madame, que vous ne m'avez pas puni ? »

Flamme-des-nuits avait déjà le bras levé. Elle allait, sans doute, prononcer quelque formule magique. Mais elle sembla attendrie un peu par la morne douleur de Soleil-du-matin. Son regard fut moins cruel, elle laissa retomber son bras, et d'une voix qu'elle pensait adoucie, elle dit :

« Oui, cette fois encore, je serai bonne, et je t'épargnerai. Retourne dans ton palais. Un jour viendra, et prochain peut-être, où tu me reverras, Soleil-du-matin ! Et alors, veille à ne pas me déplaire ; ne me force pas à devenir ton implacable ennemie ; songe à la puissance de l'invincible Flamme-des-nuits ! »

### III

Douce-rose, triste lépreuse, ne savait plus que pleurer et gémir.

Pendant combien de jours, pendant combien de nuits avait-elle marché par le désert, sans boire, sans manger, sans dormir ? Elle-même l'ignorait. Toute à sa douleur, elle était allée, au hasard, et inconsciente du temps et de l'espace. Elle se rappelait qu'un soir elle était arrivée à une petite oasis. Là, de lassitude, elle était tombée sur le sol ; elle avait dormi à l'abri d'un palmier, de très longues heures, lui semblait-il. Au réveil, elle avait senti que la faim la torturait, et, malgré sa misère, elle avait eu peur de mourir ; le besoin de vivre l'avait reprise ; elle avait mangé des dattes, elle avait bu l'eau d'une source. Et, depuis des mois, Douce-rose restait dans l'oasis, dormant sous les arbres, vivant de fruits et d'eau.

Elle pleurait et elle gémissait. Elle n'osait pas se regarder dans la source : elle ne voulait pas se voir laide. Parfois, une caravane faisait halte à l'ombre des palmiers ; Douce-rose, alors, se cachait : elle ne voulait pas qu'on la vît laide.

Or, un matin, Douce-rose se sentit moins affligée. Le ciel était léger, les palmes frémissaient gaiement, la source murmurait des chansons. Douce-rose rêva au temps d'autrefois, au temps où elle était jolie, au temps où elle aimait. Il lui sembla que les heures bienheureuses pouvaient briller encore ; sa grâce allait reflurir. Quelque magicien, plus puissant que l'odieuse négresse, se lèverait pour la guérir, et, là-bas, vers Memphis, l'aimé l'attendait sans doute, Douce-rose se prenait à espérer.

À la tombée du soir, des voyageurs s'arrêtèrent dans l'oasis. D'humbles voyageurs : un vieillard guidait un âne, qui portait une jeune femme. La femme tenait un enfant, presque un nouveau-né. Elle avait un sourire qui charmait.

« Ici, dit le vieillard, nous pourrions passer la nuit, je crois. Il y a de quoi manger et boire, et l'on dort encore mieux sous des palmiers que sous le ciel du désert. Descends de la bête, Marie, et repose-toi.

– Oui, répondit la femme, je suis un peu lasse. Notre route fut longue, aujourd'hui. Ah, Joseph, quand arriverons-nous dans une ville ? »

Elle soupira. Le vieillard reprit :

« Je suis las aussi. Et cette pauvre bête ! Descends, Marie.

– Tiens l'enfant, tandis que je descendrai. Et prends garde de le réveiller. »

La femme tendit l'enfant au vieillard ; elle descendit de la bête, et elle s'allongea au pied d'un arbre. Puis elle redemanda l'enfant ; et, quand elle l'eut :

« Ah, Joseph, dit-elle, tu as eu, sans doute, quelque brusquerie ; regarde : il s'est réveillé. »

L'enfant réveillé ne pleurait pas ; il souriait doucement à sa mère ; de sa petite main, il essayait de lui découvrir le sein.

« Je te comprends, je te comprends, mon fils, et je t'obéis. »

La femme allaita l'enfant. Le vieillard les contemplait tous les deux, béatement. L'âne broutait.

Cachée derrière un palmier, Douce-rose regardait les paisibles voyageurs. Elle était heureuse de les regarder, et il lui semblait qu'elle oserait aller vers eux et leur parler. Mais elle craignait de les effrayer par sa laideur, et, contre son désir, elle ne se montrait pas.

L'enfant ne tétait plus. Marie dit à Joseph :

« J'ai soif. Va me chercher un peu d'eau à la source qui est là-bas. »

Joseph n'était pas très agile. Douce-rose avait entendu la demande de Marie : elle ne put résister à la joie d'y satisfaire. Elle était à la source avant le vieillard, et ce fut elle qui apporta de l'eau à la jeune femme.

En la voyant, Marie eut un cri d'effroi. Douce-rose parla, suppliante :

« Oh, Madame, soyez bonne ! Ne me repoussez pas. Je suis bien laide, je le sais, mais je ne suis pas méchante. Et, dans ma longue détresse, vous avoir obligée me laissera le souvenir d'un instant de bonheur. Buvez cette eau que vous offrent mes pauvres mains, vous qui êtes pleine de grâce. »

Marie fut touchée, et regarda sans peur Douce-rose. Et elle but l'eau qui lui était offerte.

Puis elle demanda :

« Qui es-tu, pauvre femme ? »

– Une malheureuse, maintenant ; mais autrefois... »

Et Douce-rose raconta aux voyageurs toute son histoire.

« Ah, disait-elle en finissant le récit, ah, le magicien viendra-t-il, ou la magicienne, qui me délivrera de cette lépre honteuse ? »

Marie répondit :

« Peut-être il est venu, Douce-rose ! »

Et elle tournait les yeux vers son fils.

Pendant le récit de Douce-rose, l'enfant avait gardé un air sérieux. On eût dit qu'il comprenait l'aventure contée. Et, quand se tut la triste conteuse, on eût dit qu'il remarquait le chagrin de sa mère.

Et voici que, d'une voix frêle, mais assurée, l'enfant parla.

Il parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen. Squamae solvantur quae corporis tui splendorem obnubilant. Prior niteat candida pulchraque pellis. O tu, quae formosa quondam, formosior esto.* »

Et, aussitôt, les boutons hideux s'effacèrent, qui écaillaient le visage de Douce-rose. Ses jolis cheveux flottaient à la brise du soir. Ses bras éblouissaient. Elle courut à la source se mirer, et de se voir plus adorable qu'elle n'avait jamais été, elle eut un grand éclat de rire.

« Ah, madame, madame, cria-t-elle à Marie, je veux être votre servante et la servante de votre fils. »

L'enfant jouait avec une médaille d'argent, pauvre bijou qui pendait au cou de la mère.

Marie dit à Douce-rose :

« Douce-rose, tu seras notre servante et notre amie, et tu nous accompagneras dans notre voyage. »

#### IV

Les voyageurs arrivèrent à Memphis, et ils se logèrent dans la plus modeste des auberges. Joseph n'était pas riche : c'était un juif qui, dans son pays, exerçait le métier de charpentier. Il avait dû fuir la Judée, où un roi cruel faisait massacrer les enfants. Il pensait attendre, à Memphis, que les temps fussent devenus moins durs.

Joseph ni Marie n'allaient guère par la ville. Il y avait, derrière l'auberge, un petit jardin : c'est là qu'avec l'étrange enfant ils passaient presque toutes les journées. Ils étaient peu curieux de connaître la ville de leur exil. S'ils avaient besoin de quelque objet, Douce-rose le leur achetait dans les bazars : car la jeune fille sortait assez souvent ; elle avait du goût pour la promenade, et puis ne gardait-elle pas un espoir secret de retrouver un jour le bien-aimé ?

Or, un matin, Douce-rose s'était assise devant la porte du plus grand des temples de Memphis. Elle rêvait. Sa vie n'avait pas été bien longue encore, et pourtant elle avait connu le bonheur, elle avait connu le malheur. Douce-rose n'était plus trop malheureuse. Elle espérait.

Tout à coup, elle entendit des sons de trompettes et de timbales. Et une voix criait :

« Voici nos princesses qui vont au temple prier les dieux ! »

Un brillant cortège apparut. Des gens de police le précédaient. Ils étaient armés de lanières et de bâtons, et ils frappaient rudement ceux des citoyens de Memphis qui avaient l'audace de passer dans la rue à l'heure même où les princesses allaient au temple prier les dieux.

Le cortège était tout proche, et Douce-rose, songeuse et curieuse, restait assise. Un des policiers courut vers elle. Brutalement, il lui saisit le bras, il la força à se lever, et déjà il la frappait, quand une des princesses, la plus gracieuse, cria :

« Laisse donc cette jeune fille. Elle a l'air aimable et tendre, et il m'étonnerait qu'elle nous voulût aucun mal. »

L'homme lâcha le bras de Douce-rose ; il ne la battit pas ; mais il eut une horrible grimace, et il murmura :

« La princesse Sourire-de-l'aube a de singulières indulgences ! »

D'un signe amical, Douce-rose remercia la princesse ; et elle regarda le cortège qui entrait dans le temple.

Il y avait d'abord Clarté-du-jour, belle encore et imposante ; il y avait Rire-de-l'aurore et Sourire-de-l'aube ; il y avait enfin les ministres, les conseillers et les hauts dignitaires de la cour. Tous étaient vêtus d'habits qui, pour avoir été taillés en des étoffes de deuil, n'en étaient

pas moins riches et brillants. Mais l'étrange était que tant de seigneurs entouraient, et avec les marques du respect le plus humble, un animal : un mulet. Douce-rose le vit, et – pourquoi ? – elle tressaillit. La bête pourtant n'avait guère de quoi séduire. Elle allait, l'oreille basse et l'œil morne ; sa robe était d'un gris noirâtre ; et, bien qu'il fût couvert d'une housse de pourpre et d'or, le mulet n'avait l'air que d'un très pauvre animal.

Il entra dans le temple, avec les princesses et les seigneurs.

Les prières aux dieux durèrent longtemps : Douce-rose en attendit la fin. Elle vit le cortège qui sortait : elle sourit à la jeune princesse qui l'avait protégée, elle sourit au triste mulet. Le cortège regagna le palais princier. Douce-rose le suivit : les policiers n'osaient pas lui marquer qu'ils étaient mécontents. Quand elle ne vit plus ni princesses, ni seigneurs, ni mulet, elle resta pourtant devant la porte du palais. Elle y resta jusqu'au soir.

Alors elle se rappela les étrangers dont elle s'était faite la servante. Elle revint à l'auberge. Mais, chaque matin, elle allait s'asseoir devant le plus grand des temples de Memphis ; elle regardait défiler le cortège. Et elle passait toutes ses journées les yeux fixés sur la porte du palais des princesses.

Quand, le soir, elle rentrait à l'auberge, il lui semblait voir sourire l'enfant qui l'avait guérie.

## V

Un jour, le cortège venait d'entrer dans le palais quand une esclave s'approcha de Douce-rose.

« Jeune fille, dit l'esclave, ta grâce a charmé Sourire-de-l'aube, notre princesse. Et Sourire-de-l'aube a su que tu restes, des heures entières, les yeux fixés sur la porte du palais. Elle veut te connaître, et apprendre la raison de ton étrange conduite. Suis-moi. »

Douce-rose eut confiance en l'esclave qui, comme sa maîtresse, était jeune et était jolie, et elle entra dans le palais. L'esclave guida Douce-rose par de longs corridors revêtus de marbres ou de métaux précieux, mais que n'animait la présence d'aucun serviteur : on eût dit que, dans le palais princier, avait été perdue l'habitude de vivre.

Enfin, après mille détours, l'esclave et Douce-rose arrivèrent devant une large baie, que fermait une brillante tapisserie. L'esclave souleva la tapisserie, et Douce-rose vit une salle très grande, lambrissée d'or et de pierreries, et que meublaient des sièges, fauteuils et sofas, des bois les plus rares, de l'ivoire le mieux poli ou de la nacre la plus chatoyante. Assises ou demi-couchées, les princesses et leurs servantes rêvaient, asses tristement, ou s'occupaient, assez distraitement, à de légers travaux de broderie ou de passementerie. Et, au milieu de la salle, sur un tapis de la pourpre la plus riche et la plus moelleuse, était étendu le mulet.

« Maîtresse, dit l'esclave, je vous amène la jeune fille avec qui vous voulez vous entretenir. »

Sourire-de-l'aube se leva, empressée.

« Où est-elle ? où est-elle ? »

– La voici. »

Et l'esclave prit Douce-rose par la main et la conduisit à la princesse. Le mulet dressa les oreilles, et une lueur brève éclaira son œil terne.

Douce-rose était un peu éblouie par une splendeur à quoi elle n'était guère accoutumée. Cependant, elle n'avait pas peur : la princesse Sourire-de-l'aube était si charmante ! Et puis, elle était près, maintenant, de ce mystérieux mullet à qui de très hautes personnes témoignaient des égards singuliers, et pour qui elle éprouvait des sentiments qu'elle-même était curieuse de mieux connaître. Peut-être allait-elle savoir qui était le mullet, et peut-être allait-elle voir clair en son esprit.

Sourire-de-l'aube lui parla d'une voix affable.

« Approche, jeune fille. Si je t'ai mandée, c'est que tu sembles douce et bonne, et j'ai cru deviner que tu prenais quelque part à la tristesse de notre sort.

– Vous, princesse, vous, si glorieuse, et si bienfaitante, on le sent, votre sort est triste !

– Hélas, reprit Sourire-de-l'aube, l'éclat du rang ni la bienveillance du caractère ne nous défendent des misères du sort. Ma vie est triste, jeune fille, comme la vie de Clarté-du-jour, ma mère, et la vie de Rire-de-l'aurore, ma sœur. Quant à mon frère... »

Elle ne put achever, et elle pleura.

« Consolerez-vous, princesse, dit Douce-rose, peut-être retrouverez-vous le bonheur. Moi aussi, quoique j'aie peu vécu encore, j'ai connu des jours d'âpre malheur. Et maintenant, ma vie est moins lamentable, et j'ai l'espoir qu'un temps luira où je n'aurai plus de raison de gémir.

– Tu as été malheureuse, jeune fille !... Mais de quel nom dois-je te nommer ?

– Je m'appelle Douce-rose, madame. »

Le mullet s'était dressé sur ses pattes de devant : il semblait écouter les paroles qu'échangeaient Douce-rose et Sourire-de-l'aube. Son œil brillait. Clarté-du-jour et Rire-de-l'aurore, qui l'observaient, étaient tout étonnées.

« Douce-rose, reprit Sourire-de-l'aube, conte-moi ton histoire.

– Je le veux bien, madame. »

Et Douce-rose conta ses aventures à la princesse Sourire-de-l'aube.

## VI

Quand Douce-rose eut fini de conter ses aventures, Sourire-de-l'aube lui dit :

« Certes, Douce-rose, le récit de tes malheurs m'a touchée, et, par instants, il m'a étonnée : d'autant plus que je remarque, entre ton histoire et celle d'un être qui m'est cher, ainsi qu'à ma mère et qu'à ma sœur, et qui est la cause innocente de nos chagrins, des rapports singuliers. Si cette magicienne noire qui déshonora ton corps d'une lèpre immonde était la même qui... Ah, cruelle Flamme-des-nuits !

– Ah, madame, s'écria Douce-rose, je ne suis qu'une humble chevrrière. Mais des plus humbles de la consolation peut venir aux plus grands. Et si vous daignez me dire pourquoi vous souffrez, peut-être ne vous en repentirez-vous pas.

– Écoute donc une triste aventure », dit la princesse.

Et Sourire-de-l'aube parla ainsi :

« Sache que ce mullet est mon frère, le prince de Memphis la grande. Au temps de sa gloire, on le nommait Soleil-du-matin, et jamais prince ne mérita mieux un nom aussi brillant. Je ne dirai pas combien nous l'aimions, ni combien le peuple l'adorait ; car, en même temps que

très beau, il était très bon et très juste. Pourtant, notre mère Clarté-du-jour se désolait de voir Soleil-du-matin rebelle à l'amour : « Mon fils, lui disait-elle souvent, il faudra bien que vous vous mariiez un jour » ; mais il ne répondait que par une moue méprisante. Aussi fut-elle la première à s'étonner quand le bruit courut, parmi les gens de cour, que Soleil-du-matin avait une maîtresse ; on ne pouvait, d'ailleurs, préciser qui, ni le lieu des rendez-vous amoureux. Et, quoi qu'elle fit, elle n'obtint de mon frère aucune confiance.

« Il en allait ainsi quand, un soir, Soleil-du-matin parut, au jeu de la princesse notre mère, plus affligé qu'il n'avait jamais été. La princesse eut tôt fait de voir cet air d'extrême affliction, et, sur-le-champ, elle ordonna qu'on se retirât. Rire-de-l'aurore, ma sœur, et moi eûmes la permission d'assister à l'entretien qu'elle voulait avoir avec le prince.

« Le prince se montra fort réservé. Il ne nous découvrit pas la cause de sa douleur. Mais quand ma mère lui affirma que le mariage pourrait, sinon guérir, du moins atténuer le chagrin qu'elle lui voyait, mon frère, à notre grand étonnement, répondit que, la vie désormais ne lui gardant aucune joie, il remettait à d'autres le soin de le conduire. « Et pour vous prouver, madame, ajouta-t-il, que je suis sincère je suivrai le conseil que vous me donnez, et que je prends comme un ordre ; je suis prêt à partager le trône avec l'épouse que me désignera votre sagesse. »

« Ma mère se réjouit fort de la résolution nouvelle de mon frère, et, dès le lendemain, elle fit appeler au palais toutes les veuves et toute les filles de noble naissance qui se trouvaient dans Memphis. C'est une antique coutume de ce pays que nos princes les voient d'abord et cherchent parmi elles une épouse, et ce n'est qu'au cas où toutes sont dédaignées qu'on demande une princesse à l'étranger. Soleil-du-matin vit les veuves et les filles de Memphis. Il fut insensible à leurs charmes, et il pria la princesse Clarté-du-jour de choisir pour lui. Et ma mère, fort embarrassée, n'imagina qu'un expédient : « Mesdames, dit-elle, vous pouvez vous retirer ; mais, sous peu de jours, je vous ordonnerai de vous réunir encore. Chacune de vous apportera pour le prince, mon fils, un présent, le plus riche qu'elle saura trouver ; et l'offrande la plus splendide désignera la future princesse. »

« Il est inutile de dire que toutes furent exactes au nouveau rendez-vous qu'on leur fixa, à quelques jours du premier. Les présents étaient variés qu'elles apportaient pour le prince Soleil-du-matin : les unes donnaient les gemmes les plus éclatantes, les autres les tableaux des plus illustres maîtres. Toutes rivalisaient de zèle et d'ambition, et c'était dans le palais une profusion éblouissante de richesses. Ma mère ne savait comment faire un choix, et, cette fois encore, elle n'eût, peut-être, désigné aucune princesse, sans un événement des plus singuliers.

« Il y avait à Memphis une dame qui, bien que veuve, n'avait été convoquée à aucune des deux assemblées : en effet, elle était étrangère. Son défunt mari avait été ambassadeur d'Éthiopie. Elle-même était négresse, et s'appelait Flamme-des-nuits. Elle vivait d'ailleurs assez retirée.

« Ma mère allait congédier les prétendantes au trône, quand elle entendit de grands cris aux portes du palais. On eût dit que la ville entière s'exclamait de joie et d'admiration. Et Flamme-des-nuits entra brusquement dans la salle de l'assemblée.

« Grande princesse, dit-elle, regarde si le présent que je fais à Soleil-du-matin ne me vaudra pas de siéger sur le trône de Memphis. »



Et aussitôt commença à défiler un cortège merveilleux d'esclaves blanches et noires. Elles étaient vêtues des plus somptueuses étoffes, et parées d'émeraudes, de saphirs et de diamants miraculeux, et, s'accompagnant de luths et de violes, elles chantaient de divines chansons. Puis, Flamme-des-nuits nous invita poliment à sortir dans la plus large des cours du palais, et là elle fit passer devant nous une suite infinie de chevaux, d'éléphants et de chameaux, tous harnachés d'argent et d'or ; enfin, ce furent des mulets et des ânes qui semblaient porter, sur des bûts de brocart, toute la richesse de la terre. Nous admirions ; et, malgré une répugnance légitime qu'on devinait en elle, ma mère dut proclamer Flamme-des-nuits princesse de Memphis.

« Mon frère était plus triste que jamais.

« Le jour des noces fut fixé. La cérémonie eut lieu, et, le soir venu, Soleil-du-matin, qui n'avait cessé de pleurer, se retira dans sa chambre, avec Flamme-des-nuits.

« Nul n'a appris, jusqu'ici, ce qui se passa entre eux. Mais quand, le lendemain matin, le grand chambellan entra dans la chambre nuptiale, il recula d'horreur. Sur le sol, était étendu le cadavre de Flamme-des-nuits, criblé de coups de sabre ; et, auprès, un mulet geignait misérablement. Aux signes d'amitié qu'il nous prodigua, quand nous arrivâmes, nous ne pûmes douter que ce mulet ne fût notre frère.

« Depuis ce jour funeste, nous avons beau supplier les dieux, mon frère ne recouvre pas sa forme humaine. Et voilà, ô Douce-rose, la cause de nos chagrins. »

Douce-rose avait écouté, très anxieuse, le récit de Sourire-de-l'aube. Dès que la princesse eut fini, elle s'écria :

« Ne pleurez plus, princesse. Je sais qui guérira le prince, votre frère. »

Et, sans que personne pût la retenir, elle s'échappa, et d'une haleine, courut à l'auberge où elle habitait avec les voyageurs qui l'avaient guérie.

## VII

Quand Douce-rose revint au palais, elle était suivie de trois voyageurs.

« Cher enfant, cher enfant, disait-elle, toi qui as eu pitié d'une humble chevière, tu auras pitié de ces grandes princesses ; et tu ne voudras pas que ce prince, le plus beau du monde, garde la forme d'un vil mulet. »

L'enfant sourit, il étendit la main vers le mulet, et il parla.

Il parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen. O tu quem, virum, feminae cujusdam impudentis nuquitia in mulum convertit, vir iterum esto. Jumentum resurgat princeps.* »

Et, au milieu de la salle, brillait un jeune homme, Sourire-du-matin.

Douce-rose eut un cri de joie. Elle se jeta dans les bras de Soleil-du-matin. Il lui baisait les cheveux et les lèvres, il murmurait :

« C'est toi que j'aime, ô Douce-rose. Je t'aimerai jusqu'à la mort, et tu seras ma claire épouse, ô bien-aimée ! »

Sourire-de-l'aube était heureuse ; Rire-de-l'aurore admirait ; Clarté-du-jour était un peu scandalisée, mais elle essayait de dissimuler son sentiment, car elle avait quelque esprit.

« Mon fils, dit-elle pourtant, si vous nous racontiez ce qui se passa, lors de la nuit de vos noces, entre Flamme-des-nuits et vous ?

– À quoi bon ? répondit Soleil-du-matin. Pourquoi rappeler des heures tristes ? Et puis, ma mère, n'êtes-vous pas assez spirituelle pour imaginer, à mon aventure, telles circonstances qui vous conviendront ? »

Et il embrassa Douce-rose, qui pleurait et qui riait.

Quant aux voyageurs, modestement, ils avaient disparu.

## PAUL RANSON [1864-1909]

[La septième et dernière pièce recueillie dans *L'Abbé Prout* (Mercure de France, achevé d'imprimer le 30 novembre 1902, pp. 263-293) est dédiée à Jarry, marionnettiste nabi (voir Philippe Cathé, « Le Théâtre des Pantins », *L'Étoile-Absinthe*, n<sup>os</sup> 77-78 (1998) pp. 158-184). Ce sont les jurons à rallonge du colonel et la scène avec la « Vaseline de l'Immaculée Conception » qu'il choisira de lire lors de sa « Conférence sur les pantins » à la Libre Esthétique de Bruxelles le 22 mars 1902. Le brouillon de sa conférence a survécu : « Il n'aurait fallu rien moins pour exorciser ce diable que le bon *Abbé Prout* créé par Ranson. Vous connaissez les œuvres de Ranson comme peintre : il a exposé à la Libre Esthétique, j'expose cette fois de sa part le portrait de l'abbé. / Voici une scène de la pièce de Ranson intitulée *Le Sabre et le Goupillon*. Le colonel de la pièce n'est pas au-dessous de ce qu'annonce le titre. Écoutez-le jurer : / Le colonel : [*Mille escadrons...*] / *À la fin de la pièce* / Mais faisons plus ample connaissance avec l'abbé Prout. / *La vaseline* » (OC I, p. 422). Son compte rendu de *L'Abbé Prout* pour *La Revue blanche* (15 décembre 1902), semble reprendre le texte de sa conférence, puisqu'il cite à nouveau le passage sur la « Vaseline de l'Immaculée Conception », ainsi qu'un généreux extrait qui commence avec les jurons guignolesques du colonel et se termine avec la fin de la pièce.]

\*

LE SABRE ET LE GOUPILLON

À Alfred Jarry.

PERSONNAGES :

L'ABBÉ PROUT.

GONTRAN.

LE COLONEL.

CLOTILDE.

LA MÈRE LA VICTOIRE.

Le théâtre représente un salon, genre fumoir ; aux murs sont accrochés des panoplies et des portraits d'officiers supérieurs.

SCÈNE I

CLOTILDE

CLOTILDE (*entrant brusquement*)

Pendant que mon pékin de mari est à sa toilette, je vais passer la revue des chambres ; tout est-il bien astiqué ici ? (*Elle regarde autour d'elle, s'approche des panoplies*). Oui, rien à redire, je puis, du reste, compter sur la mère La Victoire, cette ancienne cantinière, que mon vieux colonel de dragons de papa a emmenée avec lui pour en faire notre bonne lorsqu'il a eu sa retraite.

Pauvre papa, il doit se contenter maintenant des fricots de son vieux grognard d'ordonnance ; la mère La Victoire, qui m'a un peu élevée, m'a suivie.

Après la revue des chambres, les ordres pour le repas.

(*Clotilde détache une trompette d'une panoplie et sonne aux brigadiers*).

SCÈNE II

CLOTILDE — LA MÈRE LA VICTOIRE

(*La mère La Victoire entre et se met au port d'armes avec son plumeau*).

CLOTILDE

Mère La Victoire, nous aurons pour déjeuner : œufs à la dragonne, poulet marengo, épinards à la crème de général, dessert ; — pour dîner : gamelle franco-russe, selle d'agneau à la houzarde, pommes capitaine. C'est tout, rompez.

(*La mère La Victoire présente les armes avec son plumeau, fait demi tour et sort*).

SCÈNE III

CLOTILDE — LE COLONEL

LE COLONEL

Je ne te dérange pas, petite ?

CLOTILDE

Papa ! oh ! que c'est gentil d'être venu ! bonjour, mon Colonel ! (*Elle fait le salut militaire*).

LE COLONEL (*embrasse sa fille sur le front*)

Comment, toute seule ? Eh mille escadrons que fait donc mon gendre ? Après deux jours de ménage, je pensais vous trouver en train de vous bécotter.

CLOTILDE

Ah bien oui ! un pékin pareil, un avocat, ce n'est pas si galant qu'un militaire.

LE COLONEL

Ah ! mille escadrons de lurons aux pompons, patapon, patapon, les bons dragons au trot les canassons. (*Son juron imite le bruit des chevaux au trot*).

Si j'avais pu te marier à un officier, mais voilà un pauvre gosse sans dot ; l'enfant d'un colonel retraité, soignant ses rhumatismes dans un trou de province... pas facile à caser... si ce trou d'ballé d'avocat ne s'était pas présenté, tu aurais bien pu rester fille, et je vieilliss, mon enfant, je vieilliss, l'avenir m'inquiétait.

CLOTILDE

Alors, tu crois que cette andouille de Gontran me sera d'un grand soutien dans la vie ?

LE COLONEL

Mille escadrons, sais bien qu'il n'est pas à la hauteur, mais voyons, tu n'as pu comprendre tout ça, te faire à son maniement d'armes, quoi ! (*Surpris d'un geste navré de Clotilde*). Aurait-il manqué d'égards avec toi ?

CLOTILDE

Des égards, il en a trop, c'est un mauvais cavalier papa, un fantassin, un riz-pain-sel, un benêt.

LE COLONEL

Oh ! oh ! oh ! mille escadrons de lurons aux pompons, les bons dragons, patapon patapon, au trot les canassons. Voilà qui est délicat, mille escadrons, n'aurait-il pas exécuté la consigne de tout jeune mari ? Si ta défunte mère (une sacrée luronne, la sainte femme) était encore là, elle pourrait après explications te donner des conseils... enfin des conseils, des conseils quoi !... qu'un vieux dur à cuire de père ne peut guère donner, mille ceinturons ! Sacrrr que faire ?... Je vais t'envoyer l'abbé Prout. Un curé, c'est presque une vieille femme, il arrangera ça. Tu m'as l'air de t'être fichu des idées fausses sur le mariage et sur l'amour.

CLOTILDE

Pas du tout, l'amour, je sais ce que c'est. Vous n'avez donc jamais emmené Gontran avec vous, tes amis et toi, lorsque vous alliez au grand Dix-huit voir les nymphes de la mère Jeanne ?

LE COLONEL

Hein ! que dis-tu ? mille escadrons de lurons aux pomp...

CLOTILDE (*l'interrompant*)

Hé, tu crois que je ne connais pas vos conversations ? De ma chambre on entend tout ce qui se dit dans le fumoir.

LE COLONEL (*suffoqué*)

Oh ! eh bien, tu en as entendu de propres. Ah ! mille escadrons au trot les canassons quel guignon, je suis rempli de confusion. Enfin tant pis ! tu es mariée maintenant, à ton mari d'achever ton éducation. Je t'enverrai le curé, il vous catéchisera tous les deux, tout cela s'arrangera. Au revoir fille.

(*Il sort en sifflant un air de fanfare*).

SCÈNE IV

CLOTILDE (*seule*)

CLOTILDE

Où est Gontran maintenant ? il devrait être là pour le rapport. Oh ! je tiens à ce que cette maison marche militairement, sans ça gare ! (*Elle reprend la trompette et sonne*).

SCÈNE V

CLOTILDE – GONTRAN

GONTRAN (*entrant*)

Eh ! qu'y a-t-il, chère amie, quelle fanfare, que veut dire ?

CLOTILDE

Je vous appelle, parbleu, voudriez-vous pas que pour vous mander, j'aie dû d'abord sonner sur un timbre, fait monter la mère La Victoire et lui donner l'ordre de partir à votre recherche ?

Ces moyens bourgeois, compliqués et longs, ne peuvent aller avec l'organisation toute militaire de mon ménage.

Vous apprendrez la signification des sonneries. Un coup de langue là-dedans (*elle montre la trompette*), et on sait ce que je veux. Comme c'est simple !

GONTRAN

En effet ! quelle femme, Seigneur ! mais elle est si gentille.

CLOTILDE

Mon ami, vous allez et au trot parcourir la ville, m'acheter une cravache, passer chez ma couturière voir si mon amazone est prête et chez le libraire pour me procurer l'hygiène des gens mariés. Rompez.

GONTRAN

Mais, ma chérie...

CLOTILDE

Hein, vous n'allez pas me faire répéter je suppose ! allons. Demi-tour et au trot.

*(Il sort).*

SCÈNE VI

CLOTILDE (seule)

CLOTILDE

Bon garçon au fond, mais je n'en ferai jamais rien. Je vais le faire monter à cheval avec moi, sauter les haies. S'il ne se casse rien, ces exercices violents lui donneront peut-être plus d'initiative.

*(On frappe).*

CLOTILDE

On frappe. Entrez.

*(Entre l'abbé Prout).*

SCÈNE VII

CLOTILDE – L'ABBÉ PROUT

L'ABBÉ PROUT

Bonjour, ma chère enfant. Je viens de rencontrer le Colonel qui m'a dit que vous vouliez causer avec moi.

CLOTILDE

Monsieur l'abbé...

L'ABBÉ PROUT

Et, avant tout, permettez-moi de vous faire un peu tardivement mon cadeau de mariage. *(Il offre une boîte).* J'ai rempli cette boîte artistique du produit de mon invention la « Vaseline de l'Immaculée Conception », cet antiseptique adoucissant par excellence, très utile dans un jeune ménage.



CLOTILDE

C'est trop aimable.

L'ABBÉ PROUT

Ma vaseline est aussi le symbole de la douceur que vous devez montrer envers votre mari, et c'est l'anti-sceptique c'est-à-dire qui méprise les idées sceptiques et ne garde que les bonnes qualités chrétiennes.

Eh bien, eh bien, voilà qui est bien.

CLOTILDE

Oh ! merci, Monsieur l'abbé. *(Elle prend la boîte et la pose sur le bord du théâtre).*

L'ABBÉ PROUT

Voyons, mon enfant, le Colonel m'a déjà informé de bien des choses. Confiez-vous à moi. Je vous ai fait faire votre première communion, je vous ai mariée, mon devoir est de continuer à vous guider.

CLOTILDE

Ah ! Monsieur l'abbé, mon mari... mon mari, je crois... ce n'est pas la bonne volonté qui lui manque, ni le reste, mais... comment dire ça... Pas assez d'école de cavalier... comprenez, il se désarçonne tout de suite... après, après, il est démonté ce garçon.

L'ABBÉ PROUT

*(Il s'approche tout près de Clotilde et lui tapote les joues paternellement).*

Oh ! Oh ! allons, allons, il y a remède à cela ; je vois, c'est un garçon que le moindre obstacle effraie et fait reculer. *(Il prend les mains de Clotilde).* Eh bien, mon devoir est de lui préparer les voies, de lui adoucir la route trop dure... eh bien, eh bien, voilà qui est bien, venez là-dedans, mon enfant, nous serons mieux pour causer. *(Il entraîne Clotilde dans la coulisse. Il revient sur ses pas et prend la boîte de vaseline. Ils sortent.)*

*(La musique joue l'air des folles voluptés).*

SCÈNE VIII

GONTRAN (*arrivant*)

GONTRAN

Voilà, les courses sont faites, l'amazone sera prête demain, on portera la cravache... quant à la commission chez le libraire, je n'ai jamais osé lui demander l'hygiène des gens mariés ; je l'ai remplacée par un traité d'équitation pour mon usage personnel, car j'espère bien être nommé officier de réserve. C'est une surprise que j'espérais faire à ma femme le jour de mon mariage, mais je n'ai encore rien appris, pourtant j'ai brillamment passé mon examen. Je vais recevoir l'avis de ma nomination aujourd'hui peut-être ; ce retard est inexplicable et je suis d'une impatience ! Ah ! c'est que je serai alors quelqu'un aux yeux de Clotilde. Elle n'osera pas dire mauvais cavalier à un officier.

SCÈNE IX

GONTRAN – L'ABBÉ PROUT

L'ABBÉ PROUT (*sortant de chez Clotilde*)

Bonjour, chez monsieur, je suis heureux de vous rencontrer ; vous étiez sorti, m'avait-on dit, et j'étais au regret de ne pas vous voir ; je vous fais mes compliments, vous avez une jeune femme charmante en tous points, je puis vous le dire, car, vieil ami du Colonel, j'ai mis tous mes soins à diriger l'éducation religieuse de sa fille. Vous avez épousé, cher monsieur, une bonne petite chrétienne.

GONTRAN

Chrétienne, oui, Monsieur l'abbé, mais pas d'une façon absolue.

L'ABBÉ PROUT

Oh ! que dites-vous là ?

GONTRAN

L'épouse chrétienne ne doit-elle pas obéissance à son mari ?

L'ABBÉ PROUT

Si, si, parfaitement et madame Clotilde, je suis sûr...

GONTRAN

Clotilde veut commander et commande. Ce n'est pas une maison ici, Monsieur l'abbé, c'est une caserne. Ma femme me traite comme un maréchal des logis traite un vulgaire bleu. Allez au trot ! pas d'observations, marche !

L'ABBÉ PROUT

Allons, allons, simple plaisanterie de fille de militaire.

GONTRAN

Si vous appelez ça une plaisanterie, elle est plutôt triste la plaisanterie. Moi je la trouve amère.

L'ABBÉ PROUT

Vous exagérez, j'en suis sûr. Voyons confiez-vous à moi : un vieux prêtre sait trouver le moyen de dissiper les petits malentendus. Il ne faudrait pas vous laisser intimider par la tournure un peu militaire de la conversation de votre femme, cela tient à son éducation ; elle exprime ses désirs, sans doute, au moyen d'expressions plus en usage dans les régiments que dans les salons bourgeois... Ne vous laissez pas démonter pour si peu.

GONTRAN

Démonter, voilà, elle me démonte et tout le temps... Enfin, Monsieur l'abbé, dans les moments où je crois pouvoir exprimer mon amour comme j'en ai le droit et le devoir, elle m'appelle mauvais cavalier... Ça me démonte.

L'ABBÉ PROUT

Oh ! oh ! voilà qui est grave. Ah mais, mon cher enfant, si vous laissez prendre à votre femme le commandement de tout à ce point, vous êtes fichu, permettez-moi de vous le dire.

GONTRAN

Eh ! que faire ? je ne suis pas militaire, alors elle me considère comme une mazette. Si je pouvais recevoir ma nomination d'officier de réserve...

L'ABBÉ PROUT

Comment officier ?

GONTRAN

Eh oui, j'ai passé mes examens sans rien dire à personne et j'attends d'un moment à l'autre ma nomination.

SCÈNE X

GONTRAN – L'ABBÉ PROUT – LA MÈRE LA VICTOIRE

*(Entre la mère La Victoire ; elle apporte une lettre, se campe devant Gontran et fait le salut militaire).*

LA MÈRE LA VICTOIRE

Une lettre du ministère de la guerre pour Monsieur. *(Elle donne la lettre, resalue et sort).*

SCÈNE XI

GONTRAN – L'ABBÉ PROUT

GONTRAN *(dépliant fébrilement la lettre)*

Nommé, c'est le salut.

L'ABBÉ PROUT

Voilà, en effet, qui peut arranger les choses. Mes compliments... officier de dragons.

GONTRAN

Je suis dans le train.

L'ABBÉ PROUT *(riant)*

Dans le train, allons, vous ne l'avez pas manqué, vous arriverez assez à temps pour empêcher votre femme de prendre une autorité qui convient mal à son sexe.

Eh bien, eh bien, voilà qui est bien.

GONTRAN

Officier, même de réserve, je compterai pour elle.

L'ABBÉ PROUT

Oh ! mais il ne faut pas rater l'effet du galon, tout serait à jamais perdu. Il est indispensable que vous preniez dès maintenant, vis à vis de votre femme, des façons très cavalières ; c'est à vous de commander au trot et avec le prestige de l'uniforme... Allez vite vous mettre en tenue.

GONTRAN

En tenue, et comment ? Je n'ai pas fait faire l'uniforme à l'avance.

L'ABBÉ PROUT

Il faut l'uniforme, c'est indispensable, improvisez un costume militaire.

GONTRAN

Mais je serai du dernier ridicule, j'aurai l'air de jouer une charade.

L'ABBÉ PROUT

Vous jouez le bonheur de toute votre vie, mais vous avez tous les atouts ; pas d'hésitation, mon cher enfant, habillez-vous en militaire, n'importe comment, casquez-vous, harnachez-vous, montez à l'assaut, chargez, brisez enfin à tout jamais cette barrière du... malentendu qui vous sépare encore du cœur de votre femme... Vite en militaire.

GONTRAN

Je ne vois guère comme costume guerrier qu'un vieux dolman et comme coiffure à ma disposition, il y a au grenier un schapska des lanciers de la garde... je ne peux pourtant pas me mettre en carnaval.

L'ABBÉ PROUT

Si, si, un schapska vous ira fort bien ; ayez foi en moi, j'ai appris au confessionnal à connaître le cœur des femmes, un schapska c'était irrésistible... sous l'empire. Ça l'est encore, j'en suis sûr.

GONTRAN

Je me laisse conduire, je vais m'habiller au grenier. (*Il sort*).

SCÈNE XII

L'ABBÉ PROUT (*seul*)

L'ABBÉ PROUT

Eh bien, voilà un jeune ménage qui a besoin d'être dirigé, je viendrai ici souvent ; les conseils sont nécessaires à ces enfants inexpérimentés, trop de fougue d'un côté, trop de timidité de l'autre ; l'un veut marcher avec du 60 à l'heure et l'autre marche en promeneur qui s'attarde à jouir du pittoresque de chaque mamelon. De là manque d'accord. Sans moi, sur le sentier permis du conjugal amour, ces chers enfants ne seraient jamais ensemble. J'ai préparé la voie, la route est belle et large, ils pourront s'aimer en bons chrétiens, j'en suis sûr. Eh bien, voilà qui est bien ; il est temps pour moi de rentrer au presbytère, car il se fait tard et la personne qui s'occupe de mon modeste ménage doit avoir préparé mon frugal repas. (*Il sort*).

SCÈNE XIII

(*Par une autre porte entre Gontran en dolman coiffé du schapska*).

GONTRAN (*seul*)

Me voilà. Ah ! l'abbé est parti. Allons, il ne s'agit pas de reculer, j'ai une peur atroce, malgré l'assurance de l'abbé, de tout rater. Plus d'hésitations, hardi ! Jetons-nous tête baissée dans l'aventure. Mais où peut être Clotilde ? (*Il regarde de tous côtés et aperçoit la trompette ; il la saisit vivement*).

Ah ! la trompette. Je vais sonner. (*Il sonne furieusement au piquet d'incendie*).

SCÈNE XIV

GONTRAN — CLOTILDE

CLOTILDE (*entrant l'air furieux*)

C'est la sonnerie du piquet d'incendie. Il y a le feu ici ?

GONTRAN

Oui, ma chérie, dans mon cœur et c'est toi qui l'as allumé.

CLOTILDE (*le regardant stupéfaite*)

Ce costume... vous êtes fou ! eh bien, mon colon, je vais t'apprendre à faire le mistoufle.

GONTRAN

Quel mistoufle, ma cocotte ? (*Il lui prend le menton et lui pince la taille*). Je t'annonce que je suis sous-lieutenant du train et, comme l'ordonne le très récent décret du ministre de la guerre, j'ai endossé la tenue provisoire, la tenue du premier stage. (*Pelotant sa femme*). Je suis officier... officier, Cloclo, voilà qui doit te faire plaisir, poulette en sucre. Mille escadrons de lurons aux pompons, au trot les canassons ! (*Il la caresse furieusement*). Regarde. (*Il lui montre sa nomination*).

CLOTILDE

Est-ce possible ! ça n'est pas une blague ? C'est rudement chouette, ça, mon ami.

GONTRAN

Oh la jolie petite gaillarde ! (*Il devient très pressant*).

CLOTILDE

Eh bien ! eh bien !

GONTRAN

Serais-tu farouche, mirobolante beauté ? depuis quand Vénus résisterait-elle à Mars ?

CLOTILDE

Gontran, finissez, voyons !

GONTRAN (*emballé*)

Cette résistance excite mon ardeur... enfant, un militaire ne sait pas reculer, en avant ! en avant ! (*Il saisit sa femme dans ses bras*). C'est un amant qui t'embrasse et te presse. Oh ma Clotilde, je t'adore et je te veux. Au galop ! Chargez ! mille escadrons de lurons... (*Il pousse Clotilde dans la coulisse, on entend la fin du juron qui se termine en mourant*) aux pompons, au trot les canassons, patapon, patapon, patapon, patapon...

(*La musique joue l'air des folles voluptés*).

SCÈNE XV

LE COLONEL (*arrive en sifflant doucement*)

LE COLONEL

Je viens voir si mes deux bleus se sont mis au même trot... Ah, mes gaillards, ils en sont encore à l'école du cavalier. (*Il siffle un petit air de fanfare*). Un avocat, ça se fout par terre au premier saut de mouton, sans avoir idée de se tenir aux crins de la bête ; et la cinquième rêne... mille escadrons.

SCÈNE XVI

LE COLONEL – GONTRAN (*sans schapska, il continue le juron cher au Colonel*)

GONTRAN

De lurons, aux pompons, bidons et mousquetons.

(*Tout en jurant, il s'approche du Colonel en le saluant militairement. Ces deux personnages sautillent en face l'un de l'autre pendant le juron guerrier*).

LE COLONEL

Au trot les canassons.

LE COLONEL ET GONTRAN (*ensemble*)

Peteton, patapon les bons dragons.



GONTRAN

Bonjour, mon Colonel, j'ai la joie de vous apprendre que je suis officier de réserve. Clotilde est ravie ; mille escadrons, nous sommes tous militaires et j'espère bien que dans neuf mois nous aurons un petit dragon qui augmentera l'effectif.

LE COLONEL

Cent mille escadrons, j'étais sûr que vous arriveriez à mettre vos trots d'accord. Tapez-là, lieutenant ! (*Ils se serrent la main*).

GONTRAN

Clotilde est dans son cabinet de toilette, je vais la prévenir de votre arrivée... Vous voudrez bien dîner avec nous, ce soir, en l'honneur de mon grade.

LE COLONEL

Volontiers, mais à une condition, je ne veux pas vous gêner : à dix heures, extinctions des feux.

GONTRAN

Pas de tous, mon Colonel. (*Il sort*).

### SCÈNE XVII

LE COLONEL – L'ABBÉ PROUT

L'ABBÉ PROUT (*entrant*)

Enchanté de vous trouver, Colonel. Je venais voir si mes pieux conseils ont permis à nos jeunes gens de mieux s'entendre.

LE COLONEL

Ils s'entendent à merveille ; mon gendre est officier, un réservoir c'est vrai, mais ça vaut mieux que rien ; ça a toujours suffi pour que tout marche ici comme à la manœuvre. – Vive l'armée, l'abbé, au trot ! sabre au clair ! – Hein, le sabre modèle de l'honneur, c'est clair, net et franc et ça pénètre tout. Quoi de comparable ?

L'ABBÉ PROUT

Le goupillon, cher Colonel, est moins brillant, mais cet objet sacré répand les bénédictions autour de lui et pénètre, pour les purifier, les insondables profondeurs du péché. Il ouvre la porte du Paradis.

LE COLONEL

Vous avez peut-être raison, l'abbé.  
Vivre le sabre et le goupillon !

## JOHN-ANTOINE NAU [1873-1918]

[John-Antoine Nau (1860-1918), *Hiers bleus, poésies*, Librairie Léon Vanier, Paris, 1904, pp. 17-19. Signalé par Patrick Besnier (*Alfred Jarry*, Fayard, pp. 558-559) et recopié d'après l'édition originale. Les relations entre Nau et Jarry ne sont pas connues.]

### NOUVELLE TERRE

*Pour Alfred Jarry.*

C'est un premier rayon du couchant  
Cette blondeur rousse de cuivre qui baigne  
D'une lumière trouble, on dirait méchante,  
L'île proche, – d'expression incertaine.

Et déjà la lueur rougit ; – des frissons passent  
Dans l'air moins tiède, – ridant les voiles orange ;  
Le navire, très lentement, roule et tangué  
Sur les grosses vagues comme lassées,  
Roule et tangué et se cabre mollement, –  
Longtemps, – sur les grosses vagues qui se mordent.

Et voici que nous entourent, nous emprisonnent,  
Comme de fluides mailles odorantes,  
Les émanations vitales du rivage ;  
Et plus les lignes se font noyées et mourantes,

Plus la face des choses s'ennuage  
De cendre mauve, puis de violâtres ténèbres,  
Plus la possession de la terre s'affirme,  
Plus son souffle nous la révèle et nous pénètre  
De sa secrète essence intime.

O terre inconnue qui t'endors si près de nous,  
Si près et si loin, – par-delà ces masses d'ombre,  
Serons-nous mieux initiés à ta vie profonde  
Demain, par le bleu mensonge du jour, –  
Qu'en cette heure où tu t'abandonnes,  
Où tes nocturnes effluves parlent et avouent ?

Je devine ce qui frissonne  
Dans tes rues humides sonores de solitude,  
Et ces odeurs chargées comme d'inquiet ennui  
M'apportent ce qui sourd – de trouble incertitude  
Angoissée – des fumées de pauvres nourritures.  
Aussitôt m'apparaissent, brûlants et rougis,  
Derrière d'invisibles fenêtres,  
Les yeux navrés qui cherchent dans la nuit  
Sous les étoiles des fanaux rouges et verts  
Dont les longs rais se brouillent sur le ciel funèbre  
Un astre ami prévu qui tarde à s'allumer.  
Et voici, toute froide et comme murmurante,  
L'haleine si poignante des jardins mouillés,  
Pleine de confidences pleurantes :

O tant d'amours qu'avivent les renoncements,  
Qu'exaspèrent le « jamais plus » et l'impossible,  
Tant de vieux amours douloureux et charmants  
Fleurirent donc parmi les floraisons captives !

Terre inconnue qui t'endors si lugubrement,  
Je sens que tu ne me parfumeras pas l'âme  
De cette poésie surhumaine qu'exhale  
En l'ambre lumineux des étés triomphants  
Ma blonde Plage des plages  
Où chantent de presque immatériels ombrages  
D'un vert blond si diaphane,

Toujours voisine et encore fuyante  
Et que je n'ai bien contemplée jamais  
Que dans l'or tiède, embaumé, des rêves d'enfance...

Mais si tu me refuses le site aimé  
Caché ailleurs, loin de l'embrassement de tes collines,  
Si tu n'es celle qui me retiendrait,  
Bercé comme par des tendresses féminines  
Par les féeries du seul songe qui renaîtrait,

Je vais trouver chez toi, sapide et franche hôtesse, –  
Et je le sais pour t'avoir à peine approchée, –  
Ce – qu'après tout – je venais peut-être chercher :  
Une tristesse harmonieuse à ma tristesse.

## MARIE HUOT [NÉE MÉNÉTRIER, 1846-1930]

[Marie Huot, poète et amie des animaux, fréquente les salons de Rachilde (qui lui préfaça *Le Missel de Notre-Dame des solitudes*, Sansot, 1908) et y est très appréciée de Paul Léautaud, ami des chats (voir Henri Bordillon, *Gestes et Opinions d'Alfred Jarry, écrivain*, Siloe, Laval, 1986, p. 175 ; et Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, p. 656). Elle dédie un sonnet à Jarry et, fin 1905, le fait publier – sans prévenir l'auteur de *Messaline* – dans *L'Encyclopédie contemporaine*, une revue hebdomadaire dirigée par son mari, Théodore Marie Huot. Un an et demi plus tard, en 1907, elle rencontre par hasard l'objet de ses rêveries lyrico-poétiques, ce qui lui donne l'occasion d'écrire à l'auteur du *Surmâle* une lettre (datée du 25 avril 1907 et partiellement reproduite par Bordillon, *op. cit.*, p. 175), lui avouant sa dédicace. Elle recopie, pour le plaisir intime de Jarry, les vers par elle commis, non sans en retoucher quelques-uns, dit-elle, « pour remettre sur pied » un poème dont les « boiteries » la mécontentent. En fait, elle récrit assez largement le poème... Dans sa missive, elle affirme que le sonnet parut « l'année dernière », or, comme nous l'avons déjà précisé, il faut remonter à 1905 pour le trouver. Nous proposons ici les deux versions du sonnet, ainsi que d'autres plus anciennes, en ordre chronologique, qui semblent avoir subit l'influence (fantasmée) de Jarry.]

[*L'Encyclopédie contemporaine / illustrée / Revue Hebdomadaire Universelle des Sciences, des Arts et de l'Industrie*, Paris, [décembre 1904/janvier 1905 ?] p. 144. Rubrique « Poésies. Les Maudits » :]

LE SUCCUBE

*En souvenir de sainte Thérèse*

Aux heures d'insomnie et d'oraison nocturne,  
Couchée en la rigide attitude des morts,  
La sainte sent près d'elle un être taciturne  
S'allonger tortueux et lent comme un remords :

Obscène tentateur des chastetés diurnes  
Un ongle insidieux ouvre l'huis de son corps  
Et fait, entre sa lèvre, éclore comme une urne,  
Jaillir le sanglot des solitaires transports.

Vers ton trône, ô Seigneur ! monte ainsi l'extatique,  
Chevauchant le dos noir de la bête mystique,  
Béhémoth éternel adorant, front penché,

Les quatre pieds à terre et les yeux sur l'étoile.  
Seule en la sombre nuit, et, sous le pesant voile  
De son linceul de chair, fornicant sans péché !

MARIE HUOT.

Décembre 1904.

*[L'Encyclopédie contemporaine / illustrée / Revue Hebdomadaire Universelle des Sciences, des Arts et de l'Industrie, 19<sup>e</sup> année, n° 557 (31 août 1905) p. 104 :]*

CRÉPUSCULE

Dans un couchant d'or fauve et de cuivre rouillé,  
Le convoi tournoyant des noires hirondelles  
Sur la nue améthyste et pourpre s'échevèle,  
Cependant que, du soir, tombe le drap mouillé.

Sur le dos, courbe et las, des coteaux endeuillés  
Encorbellant l'étang, inquiet, où sautèle  
La grenouille effarée au plongeon des sarcelles,  
Entre les nénuphars et les joncs quenouillés.

D'un clocher, tombent, lents, de longs glas mortuaires  
Rappelant toute chose à l'éternel repos ;  
La nuit, à pas de loup, étale son suaire,

Allume l'astre aux cieux, le ver sur les tombeaux,  
Les éclairs ploutoniens aux volcaniques antres  
Et l'amour de la mort en mon âme qui rentre.

MARIE HUOT.

19 août 1905.

[19<sup>e</sup> année, n° 562 (15 nov. 1905) :]

NOCTE

*À Alfred Jarry.*

Muets hallucinés des antiques luxures,  
Allant, comme un bétail par la taure appelé,  
Dans la stupeur sacrée et sous l'emprise obscure  
De l'érotique mal craint des émasculés ;

Cachez sous vos manteaux vos tragiques figures,  
– Livre incompris d'effrois et d'extases mêlés ; –  
Dieu seul y lit vos cœurs et, parmi les souillures,  
Y voit son lis surgi, blanc, de vos flancs brûlés :

Vous êtes, au milieu de ce monde difforme,  
Ses derniers ostensoirs, ô vampires ! ô boucs !  
Vos stupres sont un rite aux vieux cultes conforme,

Quand, en la sombre horreur des Tiffauges, debout  
Vous signez l'horizon, impudiques et louches,  
D'un geste glorieux d'obscurité farouche.

MARIE HUOT.

9 novembre 1905.

[Version manuscrite envoyée à Jarry, reproduite dans *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n<sup>os</sup> 26-27, p. 86 :]

NOCTE

*À Alfred Jarry.*

Muets hallucinés des antiques luxures  
Allant comme un bétail par la taure appelé,  
Hanté de rouges fleurs, d'odeurs et de postures  
Que les réalités ne peuvent égaler ;



Cachez sous vos manteaux vos tragiques figures,  
Livre incompris d'effroi et d'extases mêlés ;  
À l'autel des dieux noirs offrez l'opale mûre,  
Onans, pour qui mon âme a des regards voilés !

Frères damnés, tendus vers l'intangible forme,  
Qui réveillez les chats des sorcières qui dorment,  
Et les sexes des chiens et la ferveur des boucs,

Lorsqu'en la forêt sombre, officiant debout,  
Vous signez l'horizon clignotant d'astres louches  
D'un geste glorieux d'obscurité farouche.

MARIE HUOT.

25 avril 1907.

[*L'Encyclopédie contemporaine / illustrée / Revue Hebdomadaire Universelle des Sciences, des Arts et de l'Industrie, 19<sup>e</sup> année, n° 566 (31 déc. 1905) p. 176. « Poésies. Les Maudits » :*]

## VIII

### MESSALINA

Hoquetant des baisers et des caresses grasses  
Des durs centurions et des lourds portefaix,  
La paupière cernée et les cheveux défaits,  
Je sors du bouge infâme avec d'ignobles traces.

Hier j'y fus, quêtant Eros qui me fuyait,  
Et je fis à Priape offrande de ma grâce ;  
J'y reviendrai demain, plus avide et plus lasse,  
Cherchant cet inconnu que mes quinze ans rêvaient ;

Celui-là dont, jamais, je n'ai vu le visage,  
Et qui m'est fiancé depuis l'aube des âges.  
Pendant, il existe en un pays... des temps.....

Car, dans un songe heureux, que je tais aux augures,  
Il m'a prise en ses bras, vierge, amoureuse et pure,  
Et nos corps s'allongeaient en un nuage blanc...

## SAINT-POL-ROUX [PAUL ROUX, 1861-1940]

[Puisqu'il a souvent été dit que Saint-Pol-Roux dédia un poème à Jarry dans une édition de ses *Reposoirs*, j'ai voulu en trouver le tome exact et la date. Voici le résultat de mes lectures (agréables, d'ailleurs). Aucun poème n'est dédié à Jarry dans *Les Reposoirs de la procession*, tome premier, Édition du « Mercure de France », Paris, 1893. Ni dans *Les Reposoirs de la procession, I, La Rose et les épines du chemin, 1885-1900*, Société du mercure de France, 1901 ; ni dans *Les Reposoirs de la procession, II, De la colombe au corbeau par le paon, 1885-1904*, Société du Mercure de France, 1904. Le poème intitulé « Le Charmeur de serpents », dédié à Jarry, ne figure que dans l'édition 1907 : *Les Reposoirs de la procession, III, Les Féeries intérieures, 1885-1906*, Société du Mercure de France, 1907, pp. 115-116. S'agit-il d'une dédicace posthume ? L'achevé d'imprimer n'indique pas le mois, mais l'Avertissement est daté 1906. La date de 1890 à la fin du poème semble difficilement crédible pour une rencontre entre le poète et Jarry, vu que ce dernier venait de passer son bac et, après un court séjour à Paris en juin, ne s'y installa qu'en octobre 1890. Reste à trouver la préoriginale de ce court texte « magnifique ». Nous savons que Jarry était ami des reptiles et aimait le cirque.]

LA CHARMEUSE DE SERPENTS

À Alfred Jarry.

Sur l'orteil, nichons de proue, publique, elle se cambre, à poils : diadème à ses pieds, se délovant au déclic de son geste, lascivement jaillissent vers les yeux d'aiguail les serpents tout à l'heure assoupis, et la fille aussitôt s'abandonne au brasier de spirales que la foule pressent de rubis sous l'écaille, ce pendant que Satan, maître du cirque, renifle le festin en apprêts au fond de la crapule, car déjà les reptiles ont envahi la chair ciselée de flèches vives et vont consumer l'âme de l'idole qui se pâme, symbolique, en sa maligne apothéose de révolutions, un sifflet de vipère entre ses lèvres de cerise.

Foire de Montmartre, 1890.

\*

[Jacques Goorma et Alistair Whyte ont bien voulu répondre à ma demande concernant les relations littéraires entre Jarry et Saint-Pol-Roux (courriel du 4 mars 2006) et la date de publication de ce texte en particulier. Qu'ils en soient remerciés pour leurs recherches et les informations complémentaires suivantes. Outre qu'ils collaboraient tous deux à *L'Art littéraire*, l'exemplaire d'*Ubu enchaîné précédé d'Ubu roi*, Éditions de la Revue Blanche, 1900, porte cette dédicace :]

A Saint-Pol-Roux,  
Le croc à phynances du Père Ubu  
Qui a moins d'envergure que  
La faulx à la Dame.

A. Jarry

## LOUIS LORMEL [LOUIS LIBAUDE, 1869-1922]

[*Tableau d'âme. Proses simplistes – esquisses d'âme – des villes chantent et pleurent*, Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et Cie, Éditeurs, 1908. Dans la section « Proses simplistes », se trouve la prose que nous recopions, pp. 69-70. Malgré la date de 1908, il ne s'agit pas d'une dédicace posthume. Louis Libaude demanda à Jarry de choisir un texte qui lui sera dédié, et c'est « Fontainebleau » que choisit Jarry (voir OC III, p. 993, note 1, renvoyant à la page 659 ; et Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, p. 660).]

### FONTAINEBLEAU

*À Alfred Jarry.*

Ce soir, je me suis perdu dans la forêt. Depuis longtemps, je suivais les marques tracées sur les arbres et les rochers, lorsque vint, à pas de loups, la nuit mystérieuse. Un voile de cendre m'enveloppa ; la lune flegmatique, au ciel laiteux, surgit en silence. Alors, je me dirigeai au hasard.

Les arbres peu à peu s'étaient endormis ; les cris des oiseaux, avec respect, se turent. La nuit était solennelle et grave.

Après avoir longtemps serpenté, le sentier que je suivais déboucha sur une immense clairière, semée de rochers, qui paraissaient tombés du ciel, pourtant sans nuages. La lune bleue les polissait en silence. Il me sembla que j'entrais dans une ville morte et muette, dans un

fantastique cimetière. Un rocher, plus haut que les autres, dominait cette enceinte funèbre, comme la tribune du Jugement Dernier. Mais personne ne parut à cette tribune. Je m'en approchai avec effroi. Elle était abandonnée.

Mais, de ce point élevé, j'eus comme une vision. Chacune des pierres de l'enceinte s'était transformée en homme ; des dos s'arrondissaient, dans l'attitude du recueillement et de la prière ; des têtes blanches se courbaient sous le ciel bleu. Une foule était là qui attendait quelque chose.

Alors l'idée me vint que la plus haute pierre était un autel et qu'un sacrifice expiatoire allait s'accomplir. Les êtres qui attendaient là étaient les formes passagères des âmes désincarnées. Au ciel constellé de lumières, la lune pâle officiait.

1907.